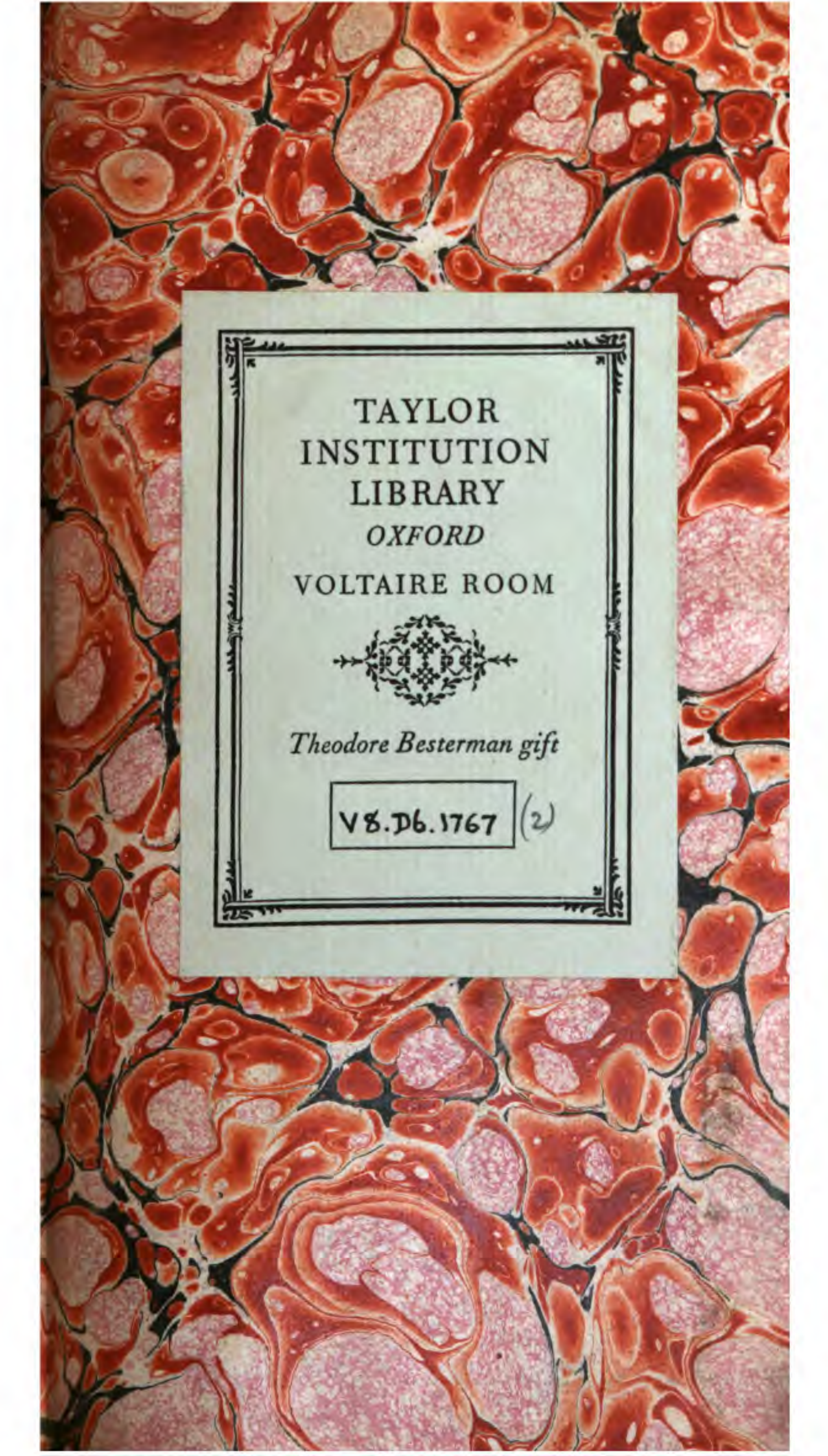


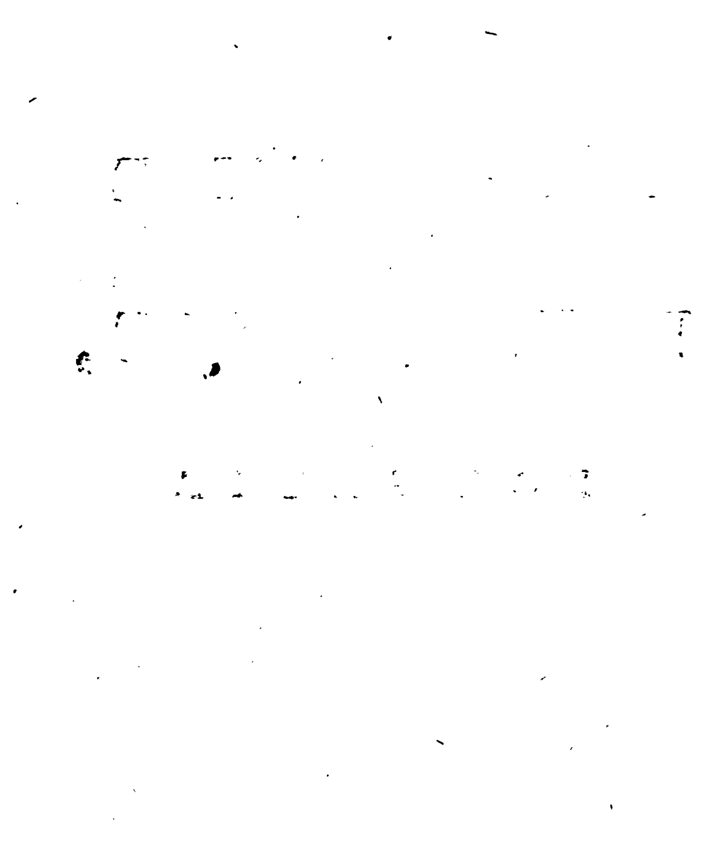

SYSTON PARK.
LYTTON
STRACHEY


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V8.D6.1767 (2)

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE,

PORTATIF.



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE,

P O R T A T I F.

Sixieme Edition revue, corrigée & augmentée de XXXIV. Articles par l'Auteur.

TOME SECOND.

G — V.

L O N D R E S

M D C C L X V I I.

GUERRE.

LA famine, la peste & la guerre sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présents nous viennent de la providence; Mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cents personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de princes ou de ministres; & c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traine toujours à sa suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vû les hopitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assem-

blées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrigie & des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple Romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques: Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent longtems sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le Prince & son conseil concluent sans difficulté que cette province qui est à quelques centaines de lieües de lui, a beau protester qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur consentement: ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du Prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les

fait tourner à droite & à gauche; & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de païs de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les uns contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque Dieu solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point

Dieu; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres; Les uns ſont vêtus d'un long juſte au corps noir, chargé d'un manteau écourté; Les autres ont une chemiſe par deſſus une robe; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par deſſus leur chemiſe. Tous parlent longtems; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'année ces gens là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs jouës fraîches, ſeront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polieucte & Athalie ſont les ouvrages du Démon; Qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement ſon ſalut; & qu'un pauvre homme

qui mange pour deux ſous & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre tout au plus compoſées par un Gaulois nommé Maſſillon qu'un honnête homme peut lire ſans dégout; mais dans tous ces diſcours, il n'y en a pas un ſeul où l'orateur oſe s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tout les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre humain, & la ſeule manière de le réparer; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous faiſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô Bourdalouë! mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices reünis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure ſur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philoſophes moraliſtes, brulez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos freres, la partie du genre humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la na-

ture entiére. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniére fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des armes : mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

GRACE.

Sacrés consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez

qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan; de la grace extérieure, & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi?

Quel besoin auraient ces pauvres gens, de vos sublimes instructions? Il me semble que je les entends dire;

Mes Révérends Pères, vous êtes de terribles génies: nous pensions sottement que l'être éternel ne se conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains, mais par ses loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de paitrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former; aux arbres, la grace de les faire croitre; aux animaux celle de les nourrir; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meurre de faim, Dieu a fait à ce premier loup une

grace particuliére? S'eſt-il occupé par une grace prévenante à faire croitre un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la ſéve a manqué? Si dans toute la nature, tous les êtres ſont ſoumis aux loix générales, comment une ſeule eſpèce d'animaux n'y ſerait-elle pas ſoumiſe?

Pourquoi le maître abſolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un ſeul homme, qu'à conduire le reſte de la nature entiére? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque choſe dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biſcayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a impoſées à tous les aſtres?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encor n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changements ſont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le Lundi la grace de faire dire une meſſe pour douze ſous; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confeſſe; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déja dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes Révérends Peres,

ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes piés ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumiére ſe réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à ſœur Therèſe & une grace concomitante à ſœur Agnès !

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'éternel a des loix particuliéres pour quelques atomes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain ; ne répète pas cette ſottiſe. Dieu a fait l'univers, & ne va point créér des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurèle qui parle, ce n'eſt pas

moi; car Dieu qui vous inspire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

Tous les peuples ont écrit leur Histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des rois, ils vivaient sous une Théocratie; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voisins, le Prophête Samüel très-intéressé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient; ainsi la Théocratie finit chez les Juifs, lorsque la Monarchie commença.

On pourait donc dire, sans blasphémer, que l'Histoire des rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des rois dans la chronologie

& dans les faits, comme nos Historiens prophanes se contredisent quelquefois. De plus, si Dieu a toujours écrit l'Histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'Histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que Dieu écrivit l'Histoire de leurs rois.

On peut encor faire une réflexion; c'est que Dieu ayant été leur seul Roi très-longtemps, & ensuite ayant été leur Historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne soit infiniment au dessus de César & d'Alexandre. Comment ne se pas prosterner devant un fripier qui vous prouve que son Histoire a été écrite par la divinité même, tandis que les Histoires Grecques & Romaines ne nous ont été transmises que par des prophanes?

Si le stile de l'Histoire des rois, & des Paralipomènes est divin, il se peut encor que les actions racontées dans ces Histoires ne soient pas divines. David assassine Urie. Isboseth, & Miphiboseth sont assassinés. Absalon assassine Ammon, Joab assassine Absalon, Salomon assassine Adonias son Frère, Baza assassine Nadab, Zimri assassine Ela, Hamri assassine Zimri, Achab assassine Naboth; Jehu assassine Achab, & Joram; les habitans de Jérusalem assassinent Amasias fils de Joas. Sélom fils de Jabès assassi-

ne Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim assassine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli assassine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela assassine Phacée fils de Roméli. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le St. Esprit a écrit cette Histoire, il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.

IDEE.

Qu'est-ce qu'une idée?

C'est une image qui se peint dans mon cerveau.

Toutes vos pensées sont donc des images?

Assurément; car les idées les plus abstraites ne sont que les filles de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'infini, que parce que j'ai vu des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai d'idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel est le peintre qui fait ce tableau?

Ce n'est pas moi, je ne suis pas assez bon dessinateur: c'est celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Vous seriez donc de l'avis de Mallebranche, qui disait que nous voyons tout en Dieu?

Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses en Dieu même, nous les voyons par son action toute-puissante.

Et comment cette action se fait-elle?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot, & que Dieu n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon sang dans mes veines: j'ignore le principe de tous mes mouvements; & vous voulez que je vous dise comment je sens, & comment je pense? cela n'est pas juste.

Mais vous savez au moins si vôtre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue?

Pas un mot. Il est bien vrai que Tatien dans son discours aux Grecs, dit que l'ame est composée manifestement d'un corps. Irenée dans son chapitre 62. du second livre, dit, que le Seigneur a enseigné que nos ames gardent la figure de nôtre corps pour en conserver la mémoire. Tertullien assure dans son second livre de *l'ame*, qu'elle est un corps. Arnobe, Lactance, Hilaire, Gregoire de Nice, Ambroise n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autre pères de l'Eglise assurent que l'ame est sans aucune étendue, & qu'en cela ils sont de l'avis de Platon, ce qui est très-douteux. Pour moi je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un & dans l'autre systême; & après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser.

Il eſt vrai; celui qui jouït, en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille.

Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées.

Je l'avoue, mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du Grec Eidos, figure, Eidolos, repréſentation d'une figure, Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt Latin, & a beaucoup d'acceptation différentes: il ſignifie porter la main a la bouche en parlant avec reſpect: ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par di-

re que tous les payens étaient Idolâtres, & que les Indiens sont encor des peuples Idolâtres. Premiérement, on n'appella personne payen avant Théodose le jeune; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conservérent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est Mahométan, & les Mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'Idolâtrie. Troisiémement, on ne doit point appeller Idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines Castes qui n'ont point d'idoles.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un gouvernement Idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Maranes que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perse, *Etes-vous Idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, Idolâtre, Idolâtrie, ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun auteur de la religion

des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité, ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux; ils regardaient les Dieux comme présents aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'est pas qu'ils eussent des images & que nous n'en ayons point; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'Hercule, & nous celle de St. Christophe: ils avaient Esculape & sa chèvre, & nous St. Roch & son chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compostele.

Quand

Quand le conſul Pline adreſſe les priéres *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégirique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Paladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes, & nous ne ſommes point idolâtres.

Les femmes en temps de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné. Elles marchaient piés nuds; les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſceaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat*. N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés les chaſſes des Saints pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en pro-

ceſſion, mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'Idolâtrie des Romains, & des Grecs ; & enſuite on eſt plus ſurpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas Idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'Eſculape à Epidaure, que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraye, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'Idolatrie?

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'Hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point Idolâtres.

Une populace groffiére & fuperftitieufe qui ne raifonnait point, qui ne fçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oifiveté, & parce que les petits y font égaux aux grands, qui portait fon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles fans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au-deffus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieufe, & adorer fans le fçavoir, la ftatue même; c'eft ce qui eft arrivé quelquefois dans nos temples à nos païfans groffiers, & on n'a pas manqué de les inftruire que c'eft aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur interceffion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu feul.

Les Grecs & les Romains augmentérent le nombre de leurs Dieux par des apothéofes; les Grecs divinifaient les conquérants, comme Bacchus, Hercule, Perfée. Rome dreffa des autels à fes Empereurs. Nos apothéofes font d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux fecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes fimplement vertueux, qui feraient la plûpart ignorés fur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéofes des anciens font faites par la flaterie, les nôtres

par le respect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoses sont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement Idolâtres. Il est clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la statue d'Auguste & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ses ouvrages Philosophiques ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrèce ne reproche cette sottise à personne, lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'existait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'Idolâtre.

Horace fait parler une statue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaisanterie? Priape était de ces petites divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur n'a pas manqué d'observer que Baruch avait

prédit cette avanture, en disant, *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matiére dont étaient formés les chérubins du Saint des Saints aurait pû servir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en font-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de Priape, & que Baruch l'avoit prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent des statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolatrie; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial;

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide: *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace: *Nulla autem effigies, nulli commissa metallo.*

Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain : *Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aer?*

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des tragédies Grecques, que des priéres à Apollon qui rend ſes oracles ſur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une priére adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que Mercure Triſmégiſte appellait faire des Dieux; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien

fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux, Jupiter, & non pas son image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de Neptune qui soulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïstes, & n'étaient point des Idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été Idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeller Idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtemps ni simulacres ni temples. Si elles se trompèrent, c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au créateur des astres: Encor le dogme de Zoroastre ou Zerdust, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un être suprême, vengeur & rémunérateur; & cela est bien loin de l'Idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel Kingtien. Gengis-Kan chez les Tartares n'était point Idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans qui remplissent la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens Idolâtres, giaours, parce qu'ils

croyent que les Chrêtiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Ste. Sophie, & dans l'Eglise des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces saints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'Idolâtrie la plus complette. Cependant il n'en est rien. Les Chrêtiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ses saints. Les iconoclastes & les protestans ont fait le même reproche d'Idolâtrie à l'Eglise, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises, & ont encor moins exprimé leurs idées par des mots précis, & sans équivoque, nous apellames du nom d'*Idolâtres* les gentils, & surtout les polithéïstes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentiments divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux sous des figures sensibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut savoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un passage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye?

que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'eſprit c'eſt-à-dire le ſoufle, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & ſa femme Baü engendrèrent Eon, qu'Eon engendra Genos? que Cronos leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils Taut? Voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans ſa Théogonie, que Damaſcius nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle viſage dieu, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiérogliphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au politheïſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidents, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance: ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs aliments; une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui

consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorants que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces éléments? Quoi de plus naturel que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière sensible? Pouvait-on même s'y prendre autrement? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain; il parait sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine; enfin le sanctuaire est rempli de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré sa défense de peindre, & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au chap. I. de ce Prophête. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de saphir, & Dieu lui parait comme un

homme assis sur ce trône. Ces images n'altérent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'Idoles; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés; bientôt Bel à Babylone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presqu'Ile de l'Inde. Les Grecs surtout multiplièrent les noms des Dieux, les statues & les temples; mais en attribuant toûjours la suprême puissance à leur Zeus nommé par les latins Jupiter; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les Dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe: il n'y avait pas d'apparence que ces êtres supérieurs habitassent dans les nuées, qui ne sont que de l'eau. On en avait placé d'abord sept dans les sept planètes, parmi lesquelles on comptait le soleil; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'etendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; six mâles & six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Vesta prit sa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine; ceux de la mer, comme Thêtis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les dieux des jardins, ceux des bergers; il en y avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour, les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs ni le Dieu *Pet*, ni la déesse Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déesse des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusements des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé pere d'Abraham en faisait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau Pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais qu'èlle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyoit-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encor sur quoi on à très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les Philosophes réprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en moquaient, que les Magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'Histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des ognons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Ensuite un certain bœuf Apis, un certain chien, nommé Anubis, furent adorés, on mangea toujours du bœuf & des ognons; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte, des ognons sacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait

commémoration à Rome le jour de la fête de Cibèle, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du Roi Attale.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi „ vite; Rome est digne que tout Dieu s'y éta- „ bliffe."

La statue de la fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Césars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les Prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez Cambise à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'histoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les Prêtres

ne ſongerent qu'à multiplier les offrandes & les ſacrifices.

Les premiéres offrandes furent des fruits. Bien-tôt après il falut des animaux pour la table des Prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels; enfin ils introduiſirent l'uſage horrible de ſacrifier des victimes humaines, & ſurtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parſis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on ſacrifiait les étrangers; Heureuſement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette ſuperſtition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion: & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Veſtales. Procope, contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faiſaient communément de ces affreux ſacrifices. On ne peut guères lire l'hiſtoire ſans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il eſt vrai que chez les Juifs Jephté ſacrifia ſa fille, & que Saül fut prêt d'immoler ſon fils.

Il eſt vrai que ceux qui étaient voüés au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainſi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périſſent. Samuel Prêtre Juif hacha en morceaux avec un ſaint couperet le Roi Agag priſonnier de guerre à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du maître de la vie & de la mort, & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les miſtères: il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cérès Eleuſine, ſi célèbre en Europe & en Aſie. „ Contemple la
„ nature divine, illumine ton eſprit, gouver-
„ ne ton cœur, marche dans la voye de la
„ juſtice, que le Dieu du ciel & de la terre
„ ſoit toujours préſent à tes yeux; il eſt uni-
„ que, il exiſte ſeul par lui-même, tous les
„ êtres tiennent de lui leur exiſtence: il les
„ ſou-

„ soutient tous; il n'a jamais été vû des mor-
„ tels, & il voit toutes choses."

Qu'on lise encor ce passage du philosophe Maxime de Madaure, dans sa Lettre à St. Augustin: „ Quel homme est assez grossier, assez „ stupide pour douter qu'il soit un Dieu su-„ prême éternel, infini, qui n'a rien engendré „ de semblable à lui-même, & qui est le pere „ commun de toutes choses?"

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolatrie, mais encor le polithéïsme.

Epictète, ce modèle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Voici une de ses maximes: „ Dieu m'a créé, „ Dieu est au dedans de moi, je le porte par-„ tout. Pourrais-je le souiller par des pensées „ obscènes, par des actions injustes, par d'in-„ fames désirs? Mon devoir est de remercier „ Dieu de tout, de le louer de tout, & de ne „ cesser de le bénir, qu'en cessant de vivre." Toutes les idées d'Epictète roulent sur ce principe.

Marc-Aurèle, aussi grand peut-être sur le trône de l'empire Romain, qu'Epictète dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini? „ Notre

„ ame, dit-il, est une émanation de la divini-
„ té. Mes enfans, mon corps, mes esprits
„ me viennent de Dieu."

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & universelle: les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du temps de Théodose le jeune, il ne resta plus d'idolâtres que dans les païs reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor gentils, même au septiéme siècle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion restèrent longtemps après lui dans ce qu'on appelle idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le païs des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avoüons encor une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand

ils voyent nos autels chargés d'images & de ſtatues.

JEPHTÉ.

Ou des ſacrifices de ſang humain.

IL eſt évident par le texte du livre des Juges que Jephté promit de ſacrifier la première perſonne qui ſortirait de ſa maiſon pour venir le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui; il déchira ſes vêtements, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer ſur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtemps cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez Chap. 12. des Juges.)

En quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite, qu'elle ſoit imitée de l'hiſtoire Grecque, d'Agamemnon & d'Idomenée, ou qu'elle en ſoit le modèle, qu'elle ſoit antérieure ou poſtérieure à de pareilles hiſtoires Aſſiriennes, ce n'eſt pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: Jephté voua ſa fille en holocauſte, & accomplit ſon vœu.

Il était expreſſément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne ſera point racheté, mais ſera mis à mort ſans rémiſſion.* La vulgate traduit, *non*

V 2

redimetur, sed morte morietur. .. Lévitique Chap. 27. verset 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit son royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une nation que par ses archives, & parce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y a-t-il eu un temps où le globe ait été entierement inondé ? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siècles. La mer en cinq cent années de tems, s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands ports, & a laissé environ deux lieues de terrain à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour

se relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cents mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous cotés à soixante, à quatre vingt, à cent lieues même de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes sur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan ; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'est un miracle ; donc il le faut croire ; c'est un miracle, donc il n'a pu être éxécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours du pluye ayent inondé les quatre parties du monde, & que l'au se soit élevée de quinze coudées au dessus de toutes les plus hautes montagnes ; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel ; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde ; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois ; miracle que

tous les animaux ayent tenu dans l'arche avec leurs provisions; miracle que la plûpart n'y soient pas morts; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche; miracle encor, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Pelletier ait crû expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler; il serait insensé de l'expliquer; ce sont de ces mystères qu'on croit par la foi; & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encor un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'anesse de Balaam, de la chute de Jérico au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.

JOB.

Bon jour, mon ami Job, tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention; tu n'étais point juif; on sait que le livre qui porte ton nom est plus ancien que le pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit

de l'Arabie, se sont servis du mot Jéhova pour signifier Dieu, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais savants n'en doutent pas. Le mot de Satan n'était point Hébreu, il était Caldéen, on le sait assez.

Tu demeurais sur les confins de la Caldée. Des commentateurs dignes de leur profession, prétendent que tu croiais à la résurrection, parce qu'étant couché sur ton fumier, tu as dit dans ton 19e. Chapitre; *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison, n'espère pas pour cela la résurrection; mais je veux te parler d'autres choses.

Avoue que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu possédais sept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cents ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois pose	22500 liv.
J'évalue les trois mille chameaux à cinquante écus pièce	450000-:-
Mille bœufs ne peuvent être estimés l'un portant l'autre moins de	80000-:-
Et cinq cents anesses à vingts francs l'anesse	10000-:-
Le tout se monte à	562500-:-

Sans compter tes meubles bagues & joyaux,

J'ai été beaucoup plus riche que toi, & quoique j'aie perdu une grande partie de mon bien, & que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre Dieu, comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de Satan qui pour t'induire au péché & pour te faire oublier Dieu, demande la permission de t'ôter ton bien & de te donner la galle. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. Satan ne connaissait pas assez le monde; il s'est formé depuis; & quand il veut s'assurer de quelqu'un, il en fait un fermier général, ou quelque chose de mieux, s'il est possible. C'est ce que notre ami Pope nous a clairement montré dans l'Histoire du Chevalier Balaam.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis Eliphas natif de Théman en Arabie, Baldad de Suez, & Sophar de Nahamath étaient bien plus insurportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêchent à Genève les V...., & le fourbe V.....e à Amsterdam.

Il est vrai que tu ne sais ce que tu dis quand tu t'écries, mon Dieu! *Suis-je une mer ou une baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison?* mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne*

peut reverdir sans humidité, & que l'herbe des prés ne peut croitre sans eau. Rien n'est moins consolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard, mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi Rien n'est plus commun que gens qui conseillent, rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goute de bouillon quand on est malade. Je m'imagine que quand Dieu t'eut rendu tes richesses & ta santé, ces éloquents personnages n'oserent pas se présenter devant toi; aussi, *les amis de Job* ont passé en Proverbe.

Dieu fut trés-mécontent d'eux, & leur dit tout net au chap. 42. *qu'ils sont ennuyeux & imprudents*; & il les condamne à une amande de sept taureaux & de sept belliers pour avoir dit des Sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vecus cents quarante ans après cette avanture. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent longtems; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons tant leur vie est courte.

par un malade aux eaux d'Aix la chapelle.

JUDÉE.

JE n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible; que tout le pays d'alentour est pierreux; que les montagnes sont pelées; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante cinq pieds de largeur; que le seul bon canton de ce pays est Jérico. Enfin ils parlent tous comme parlait St. Jérome qui demeura si longtems dans Bethléem, & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les landes pour habiter quelques montagnes du Lampourdan vanteraient leur nouveau séjour; & s'ils espéraient pénétrer jusques dans les belles parties du Languedoc, ce serait-là pour eux la terre promise.

Voilà précisement l'histoire des Juifs. Jérico, Jérusalem sont Toulouse & Montpellier, & le désert de Sinaï est le pays entre Bourdeaux & Bayonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs, voulait leur donner une bonne terre, si ces mal-

heureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laissait-il en Egypte? à cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham; *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (*Genese ch.* 15.)

Hélas mes amis! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre & tenir sont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabin qui en lisant vos sages prophéties qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand Turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas?

Fréderic second en voyant ce détestable pays, dit publiquement que Moyse était bien mal avisé de mener sa compagnie de lépreux? que n'allait-il à Naples, disait Fréderic. Adieu, mes chers Juifs; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

par le Baron de Broukana.

JULIEN LE PHILOSOPHE EMPEREUR ROMAIN.

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques parlent du barbare & de l'efféminé Constantin comme d'un Dieu, & traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les auteurs copistes des premiers, répètent la flaterie & la calomnie; elles deviennent presque un article de foi. Enfin, le tems de la saine critique arrive; & au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu & des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé dans les airs une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parents, & il s'endort dans la molesse; mais il était chrétien, on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, Clément, mais il n'était pas chrétien, on l'a regardé longtems comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monuments, les écrits de Julien & ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que

s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, éxilé, menacé de mort par les Galiléens sous le regne du barbare constance. Il ne les persécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'éxil & les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques. J'ai rappellé leurs éxilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcé de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiéte des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* quelles lettre quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur!

Enfin en discutant les faits on a été obligé de convenir que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniatreté & sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, & aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion. Enfin il fut en tout égal à Marc-Aurele le premier des hommes.

On ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Theodoret qu'il immolat une femme dans le temple de Carres pour se rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en

mourant il jetta de sa main quelques goutes de son sang au ciel, en disant à Jésus-Christ: tu as vaincu Galiléen, comme s'il eût combattu contre Jésus en faisant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu Jésus; comme s'il eût cru que Jésus était en l'air, & que l'air était le ciel! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Eglise, ne se répètent plus aujourd'hui.

On est Enfin réduit à lui donner des ridicules, comme faisaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée & la manière dont il marchait. Mais, Monsieur l'Abbé de la Bléterie, vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses loix, monuments de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime & que tous ses pas tendissent à la vertu.

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jésus-Christ en rebatissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortir de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, & que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alipius intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour, & là-dessus l'Abbe de la Bleterie s'exprime ainsi. „ Lui & les philo„ sophes de sa cour mirent sans doute en œu„ vre se qu'ils savaient de physique pour dé-

„ rober à la divinité un prodige si éclatant.
„ La nature fut toujours la ressource des incrédules, mais elle sert la religion si à propos qu'ils devraient au moins la soupçonner
„ de collusion.

Premierement, il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'Evangile que jamais le temple Juif ne serait rebati. L'Evangile de Matthieu, écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus, prophétise, il est vrai, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode, mais aucun Evangeliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les juifs tuaient des bœufs & des vaches?

Troisiémement, on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feu qui, selon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jésus aurait brûlé les ouvriers de l'Empereur Julien, & qu'il ne brûla point ceux du Calife Omar qui longtems, après bâtit une mosquée sur les ruines du Temple; ni ceux du grand Saladin qui rétablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des Musulmans?

Quatrièmement, Jesus ayant predit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem; n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement; il a prédit la fin du monde & son avénement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant, le monde dure encor, & durera vraisemblablement assez longtems. (*Luc. I. chap.* 2.)

Sixièmement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuerent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer cet édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté dans Ammien Marcellin qui était payen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérés.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges & de contes des sorciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, si Jésus faisait des miracles, serait-

ferait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtit un temple où lui-même sacrifia, & où il fut circoncis, ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiens tant de nations qui se moquent du Christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains ses chrétiens qui depuis Arius & Athanase jusqu'aux Roland & aux Cavalier des Cévennes ont versé des torrents de sang, & se sont conduits en cannibales?

De-là je conclus que la nature n'est point *en collusion avec le Christianisme*, comme le dit la Bleterie, mais que la Bleterie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien. *Quibus cum stolidis aniculis negotium erit.*

La Bleterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand homme, en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jusqu'à Gustave Adolphe, ont donc été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien qui lui succèda régna bien moins longtems que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans la Bleterie qu'un déclamateur de mauvaise foi ; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité ? (vous ; mais il n'est pas à propos de vous imiter.)

Le Stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célèbra le brave & Clément Julien devant Théodose le meurtrier des Thessa-

loniciens; mais le Beau & la Bleterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

Tiré de Mr. Boulanger.

JOSEPH.

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modéle de tous les écrivains Orientaux; elle est plus attendrissante que l'Odissée d'Homère; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de marchands Ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avoit une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga eunuque parfait, à qui on a

tout coupé, a aujourd'hui un sérail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encor souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuse du jeune Joseph, qui fidèle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'Histoire d'Hipolite & de Phèdre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que sa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge; l'enfant dit à Putiphar, regardez si

la tunique est déchirée par devant ou par derrière; si elle l'est par devant, c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme qui se défendait; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette avanture est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur Arabe. Il ne s'embarasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'etait un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'échanson & du panetier du Roi d'Égypte. Ces deux prisonniers d'état rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes; il leur prédit que dans trois jours l'échanson rentrera en grace, & que le panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve aussi; son échanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vû en

ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en ſonge, une methode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes freres. Abimélec, long-tems auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit, que ce Putiphar était grand-Prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître ; ou ſi c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-Prêtre, & ſa femme avait été mere plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joſeph l'avait prédit, & Joſeph pour mériter les bonnes graces de ſon Roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du blé. C'eſt-là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché ; mais auſſi le peuple ne devait guères bénir le premier miniſtre.

Enfin, le père & les freres de Joſeph eurent auſſi beſoin de blé, car *la famine déſolait alors*

toute la terre. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses freres, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant ; exposition, nœud, reconnaissance, peripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob pere de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous ? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélérinage.

DU JUSTE.
ET DE L'INJUSTE.

Qui nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste ? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand vôtre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu ? quand elle nous aprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né dévelopé : mais, répétons le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui à mesure qu'ils croissent nous font sentir tout ce que nôtre

espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mistère continuel s'opére-t-il? dites le moi, jaunes habitans des iles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platons, Cicerons, Epictètes. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de vôtre pain, de vôtre ris ou de vôtre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de nôtre raison pour discerner les nuances de l'honnête & du deshonnête. Le bien & le mal sont souvent voisins; nos passions les confondent: qui nous éclairera? nous-mêmes quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les païs du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose: Socrate & Epicure, Confutzée & Ciceron, Marc Antonin & Amurath second ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes, La morale est une, elle vient de Dieu; les dogmes sont différents, ils viennent de nous.

Jésu n'enseigna aucun dogme métaphysique, il n'écrivit point de cahiers théologiques; il ne dit point, Je suis consubstantiel, j'ai deux vo-

lontés & deux natures avec une seule personne ; il laissa aux Cordeliers & aux Jacobins qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaissance du juste & de l'injuste dans tous les temps qui précédèrent le Christianisme. Dieu n'a point changé & ne peut changer : le fond de nôtre ame, nos principes de raison & de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature effrayée & soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes, Soyez justes, & non des sophistes persécuteurs.

LETTRES, GENS DE LETTRES, OU LETTRÉS.

Dans nos temps barbares, lorſque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Moſarabes Eſpagnols, ne ſavaient ni lire ni écrire, on inſtitua des écoles, des univerſités, compoſées preſque toutes d'Eccléſiaſtiques, qui ne ſachant que leur jargon enſeignérent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les Académies, ne ſont venues que longtemps après, elles ont mépriſé les ſottiſes des écoles, mais elles n'ont pas toujours oſé s'élever contre elles, parce qu'il y a des ſottiſes qu'on reſpecte, attendu qu'elles tiennent à des choſes reſpectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de ſervice au petit nombre d'êtres penſans répandus dans le monde, ſont les lettrés iſolés, les vrais ſavants renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté ſur les bancs des univerſités, ni dit les choſes à moitié dans les Académies; & ceux-là ont preſque tous été perſécutés. Nôtre miſérable eſpèce eſt tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enſeignent un chemin nouveau.

Montesquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre; c'est ainsi que l'inquisition en use, & presque tout le monde est aveugle dans les païs où ce monstre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur Balouard de la comédie Italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de Monseigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour sa maîtresse, dédiez à son portier un livre de Géographie, vous serez bien reçu; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gassendi est calomnié, Arnaud traine ses jours dans l'exil; tout Philosophe est traité comme les Prophêtes chez les juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitième siècle un Philosophe ait été trainé devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'arguments, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne desespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête; car, lui dira un

bachelier, l'ame est un esprit pur, la tête n'est que de la matière; Dieu peut placer l'ame dans le talon, aussi bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissants du monde, c'est d'être jugé par des sots. Les sots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'inéptie, & à l'inéptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussitôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours; il ressemble aux poissons volants; s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs. L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir, il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes.

LIBERTÉ DE PENSER.

Vers l'an 1707. temps où les Anglais gagnérent la bataille de Sarragosse, protégérent le Portugal, & donnérent pour quelque temps un Roi à l'Espagne, Mylord Boldmind Officier Général qui avait été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroso, qui étant tombé de Cheval derriére le bagage, à une lieue & demi du champ de Bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition, Mylord Boldmind n'était familier que dans la conversation un jour après boire il eut avec Médroso cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc sergent des Dominicains? vous faites là un vilain métier.

MEDROSO.

Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préferé le malheur de bruler mon prochain à celui d'être cuit moi même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient

étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez vous! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interprêter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Autodafé pour nos pensées secretes, on nous menace d'être brulés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'état serait en combustion, & que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soions si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de Vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiére liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que Ciceron a écrit avec liberté?

MEDROSO.

Quel est ce Ciceron? je n'ai jamais enten-

de parler de cet homme là, il ne s'agit pas ici de Ciceron; il s'agit de nôtre saint Pere le Pape, & de St. Antoine de Padouë, & j'ai toujours ouï dire que la Religion Romaine est perduë si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous à le croire, car vous êtes surs que vôtre religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle : si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de chose, & c'est pour avoir pensé que la Suède, le Dannemark, toute vôtre île, la moitié de l'Allemagne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du Pape, on dit même que que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu, si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques là, que deviendra le saint office?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eut point eu de Christianisme?

MEDROSO.

Que voulez vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien je veux dire que si Tibére & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui eussent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'Empire Romain de penser librement il eut été impossible que les Chrétiens établissent leurs dogmes, si donc le Christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice vondrait-il anéantir aujourd-hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt n'examinez vous pas longtemps avant de conclure? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de nôtre bonheur ou de nôtre malheur éternel? il y a cents religions sur la terre qui toutes vous damnent si vous croiez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes & impies, examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? je ne suis pas Jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & célà suffit.

MEDROSO.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avez de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition, le saint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géomètrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire il est honteux de mettre son ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent, osez penser par vous même.

MEDROSO.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND.

C'est tout le contraire quand on assiste à un spectacle chacun en dit librement son avis, & la paix n'est point troublée ; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de gout à trouver bon ce qui leur parait mauvais, alors les siflets se feraient entendre & les deux partis pouraient se jetter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tirans des esprits, qui ont causé une partie des malheurs du monde, nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouït librement du droit de dire son avis.

MEDROSO.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux c'est la tranquillité des Galériens qui rament en cadence & en silence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame est aux galéres?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais si je me trouve bien aux Galéres?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DE LA LIBERTE.

A. Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de vôtre femme & de vôtre fille qui se proménent avec vous?

B. Quelle proposition me faites-vous là? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez néceſſairement ce canon, & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir reſter ici.

B. Cela eſt clair.

A. Vous avez en conſéquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du Canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. Cela eſt encor très-clair.

A. Et ſi vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être expoſé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon, & vous ſeriez mort néceſſairement.

B. Rien n'eſt plus véritable.

A. En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue.

B. Vous m'embaraſſez; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchiſſez y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai

donc rien au dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes.

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme vôtre chien! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses? la faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphisiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par là?

B. J'entends ce que tout le monde entend? ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres?

A. Un proverbe n'est pas une raison; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessai-

rement en conséquence des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le Cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parents sont de très-honnêtes gens, & que je me flate d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment! je ne peux vouloir sans raison? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas*; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux?

A. Cela est absurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair?

A. Oui sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plait?

A. C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit plutôt que l'idée oppoſée. Il ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier, vous en ſentez la raiſon dominante évidemment; vous ne la ſentez pas quand vous joués à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne ſuis donc pas libre!

A. Votre volonté n'eſt pas libre, mais vos actions le ſont; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs ſur la liberté d'indifférence......

A. Sont des ſottiſes; il n'y a point de liberté d'indifférence; c'eſt un mot deſtitué de ſens, inventé par des gens qui n'en avoient guères.

DES LOIX.

Premiere Section.

Les moutons vivent en ſociété fort doucement, leur caractere paſſe pour très-débonnaire, parceque nous ne voyons pas la prodigieuſe quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il

eſt à croire même qu'ils les mangent innocemment & ſans le ſavoir, comme lorſque nous mangeons d'un fromage de ſaſſenage. La république des moutons eſt l'image fidèle de l'âge d'or.

Un poulailler eſt viſiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de Roi comparable à un coq. S'il marche fiérement au milieu de ſon peuple, ce n'eſt point par vanité. Si l'ennemi approche, il ne donne point d'ordre à ſes ſujets d'aller ſe faire tuer pour lui en vertu de ſa certaine ſcience & pleine puiſſance : il y va lui-même, range ſes poules derrière lui & combat juſqu'à la mort. S'il eſt vainqueur, c'eſt lui qui chante le *Te Deum*. Dans la vie civile, il n'y a rien de ſi galant, de ſi honnête, de ſi déſintéreſſé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans ſon bec royal un grain de bled, un vermiſſeau? il le donne à la premiére de ſes ſujettes qui ſe préſentée. Enfin Salomon dans ſon ſerrail n'approchait pas d'un coq de baſſe-cour.

S'il eſt vrai que les abeilles ſoient governées par une Reine à qui tous ces ſujets font l'amour, c'eſt un gouvernement plus parfait encor

Les fourmis paſſent pour une excellente démocratie. Elle eſt au-deſſus de tous les autres états ; puiſque tout le monde y eſt égal, & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des caſtors eſt encor, ſupé-

rieure à celle des fourmis, du moins si nous en jugeons par leurs ouvrages.

Les singes ressemblent plutôt à des bâteleurs qu'à un peuple policé, & ils ne paraissent pas être réunis sous des Loix fixes & fondamentales, comme les espèces précédentes.

Nous ressemblons plus aux singes qu'à aucune autre animal par le don de l'imitation, par la légéreté des nos idées, & par notre inconstance qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre espèce, & nous donna quelques instincts, l'amour propre pour notre conservation, la bienveuillance pour la conservation des autres, l'amour qui est commun avec toutes les espèces, & le don inexplicable de combiner plus d'idée que tous les animaux ensemble. Après nous avoir ainsi donné notre lot, elle nous dit: faites comme vous pourez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raison en est évidente, les loix ont été faites à mesure selon les temps, les lieux, les besoins &c.

Quand les besoins ont changé, les loix qui sont demeurées sont devenues ridicules. Ainsi la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin, était très-raisonnable en Arabie, où le porc & le vin sont pernicieux; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'ainé, est fort bonne dans un temps d'anarchie & de pil-

lage. Alors l'ainé est le capitaine du chateau que des brigands assailliront tôt ou tard ; les cadets seront ses premiers officiers, les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre, c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le Seigneur Salien son ainé, pour devenir à son tour le maître de la masure ; mais ces cas sont rares ; parceque la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions, que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frère ainé que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjeons du temps de Chilperic, est détestable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes, on sait que les loix du jeu sont les seules qui soient partout justes, claires, inviolables & executées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs, est-il obéi de bon gré dans toute la terre, & que les décrétales des Papes, par exemple, sont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris ? c'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justesse pour la satisfaction des joueurs, & que les Papes dans leurs décrétales, n'eurent en vue que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes & leur donner du plaisir ; les Papes ont voulu abrutir l'esprit des hommes. Aussi le fond du jeu des échecs a subsisté le même depuis cinq mille ans, il est commun à tous les habitants de la terre ; & les décrétales ne sont reconnues qu'à Spolette, à Orviète, à Lorette

te, où le plus mince jurisconsulte les déteste & les méprise en secret.

DES LOIX.

Seconde Section.

DU temps de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans son train, deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui savoir par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golphe Persique, pour aller chercher la terre d'Ophir, sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes; le vaisseau fit naufrage à une des isles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyèrent; le fils, la fille, les deux unuques & l'aumonier se sauvèrent; on tira comme on put quelques

provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'île, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'île de Padabranca est à cinq dégrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgait ailleurs le reste de la nation chérie; mais l'Essénien pleuroit en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la susciter, dit le jeune Juif, épousez ma Sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre Sœur, toute jolie qu'elle est.

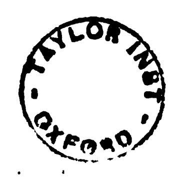
Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les Soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était votre Sœur de Pere, encor passe, la loi le permet; mais elle est votre Sœur de Mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jerusalem, où je trouverais d'autres filles; mais dans l'île de Padra-

branes, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa Sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Esfénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mere mourut; le pere dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés? voulez-vous épouser ma fille? Dieu m'en préserve, dit l'Esfénien. Oh bien je l'épouserai donc moi, dit le Pere, il en sera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Esfénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, demeurez, mon ami, j'observe la loi naturelle, je sers la patrie, n'abandonnez pas vos amis; l'autre le laissait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'île voisine.



C'était la grande île d'Attole, très-peuplée, & très-civilisée; dès qu'il aborda, on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole; il se plaignit très-amèrement de la façon inhospitaliére dont on l'avait reçu; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'île avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada, on avait sagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut

être une loi, dit l'Essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du païs, & il demeura esclave : il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors ; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent ? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison ; mais l'Essénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent ; ainsi le maître fut volé & tué ; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron ; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette Histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires, je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes ? Quelle est cette belle femme, dis-je, à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés. C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est

bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens, & les princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du Royaume de son pere? Non, dit l'Avocat, la loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi Salique? dis-je à l'Avocat. Je n'en sais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne savaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la casse; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang Royal; ma mere a hérité de son pere, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon Procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voila qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque Chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq Chambre de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris

une Province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères: nous rencontrâmes à la première auberge un jeune homme qui se désepérait; je lui demandai quelle était sa disgrace? il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère? lui dis-je; mon frere est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtements; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un just'au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan: les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour, c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des or-

dres ſans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes mais les cornes nous ſont reſtées, & nous en frapons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaiſais à penſer qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines; le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon Pere & ma Mere; je n'ai nul droit ſur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point ſur la mienne, &c. Mais quand je ſongeai que depuis Cordolaomor juſqu'à Mentzel, Colonel de Houzards, chacun tue loyalement & pille ſon prochain avec une patente dans ſa poche, je fus très affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait auſſi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre? C'eſt, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poſte ſans Canon contre un Armée Royale; c'eſt de faire pendre un priſonnier, ſi on a pendu un des vôtres; c'eſt de mettre à feu & à ſang les villages qui n'auront pas apporté toute leur ſubſiſtance au jour marqué, ſelon les ordres du gracieux ſouverain du voiſinage. Bon, dis-je, voilà *l'Eſprit des loix*.

Après avoir été bien inſtruit, je découvris qu'il y a de ſages loix par leſquelles un berger

est condamné à neuf ans de galère pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pû observer une formalité qu'il n'avait pû connaître; sa femme est morte dans la misère, & son fils traine une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je sais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoyes représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un pere de famille doit être le maître chez soi; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté; ils feront en une heure trente loix de cette espèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de léze-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de Chambre d'un Raya; une troisième ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un Soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le Pere & la Mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES.

ET ECCLESIASTIQUES.

On a trouvé dans les papiers d'un jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi Ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles Religieuses.

Ces querelles ſont le partage des nations Barbares, ou devenues Barbares.

Que le Magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magiſtrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les Eccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils ſont ſujets de l'état.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre étranger la premiére année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un Prêtre concitoyen.

Qu'aucun Prêtre ne puiſſe jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce citoyen eſt pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les Magiſtrats, les Laboureurs & les Prêtres, payent également les charges de l'état, parce que tous appartiennent également à l'état.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.

Que les ſupplices des criminels ſoient utiles.

Un homme pendu n'eſt bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encor la patrie, & eſt une leçon vivante.

Que toute loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interprêter c'eſt preſque toujours la corrompre.

Que rien ne ſoit infame que le vice.

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionels.

Que la loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la loi ne vaut rien.

LUXE.

On a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en proſe, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagérent & pillèrent les moiſſons; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruiſirent les pauvres village des Volſques, & des Samnites; c'était des hommes déſintéreſſés & vertueux! Ils n'avaient pû encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils ſaccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produiſaient ni perdrix, ni faiſans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout

pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouïr du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cents ans; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goutèrent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même gouter aux vaincus, ils cessérent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le diner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jetter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouïssent. De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de marins Anglais se sont enrichis à la prise de Ponticheri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la Republique de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? eut-elle jamais des Demostênes, des Sophocles, des Appelles, & des Fidias? Le luxe d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, & encor

en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouïssant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la République de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lû quelque part :

> Sachez surtout que le luxe enrichit
> Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus imperti-

nent ; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vétu comme ce païsan, voilà la lésine la plus grossiére & la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit consistere rectum.

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient sur les nez ? On les traita sans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux conseillers qui n'en avaient jamais porté, criérent contre les jeunes magistrats qui donnèrent dans ce luxe funeste.

MATIERE.

Les sages à qui on demange ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matiére, ils font la même réponse. Il est vrai

que des professeurs, & surtout des écoliers, savent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matiére est étendue & divisible, ils croyent avoir tout dit ; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trouvent embarassés. Cela est composé de parties, disent-ils ; & ces parties de quoi sont-elles composées ? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles ? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matiére, est-il éternel ? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui-même la force active ? Plusieurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matiére puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature ; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée ; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à sa configuration ? La matiére existe, vous ne la connaissez que par vos sensations. Hélas de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matiére, nous la mesurons, nous la décomposons, & au delà de ces

opérations grossiéres, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'est trompé en croyant la matiére existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui est sans succession n'a pas toujours été? S'il n'était pas nécessaire que la matiére éxistat, pourquoi existe-t-elle? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci: *Rien ne se fait de rien.* En effet le contraire est incompréhensible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiére n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matiére éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matiére du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genése dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui est venu dans le seul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création; „Dieu étant bon par „ sa nature n'a point porté envie à la sub-„ stance, à la matiére, qui par elle-même

„ n'a-

„ vait rien de bon ; qui n'a de ſa nature ; „ qu'inertie, confuſion, déſordre. Il daigna „ la rendre bonne de mauvaiſe qu'elle était."

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes théogonies, Héſiode répétait ce que penſait l'orient, quand il diſait dans ſa téogonie ; „ Le cahos eſt ce „ qui a exiſté le premier." Ovide était l'interprête de tout l'empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit.

La matiére était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile ſous la roue du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matiére étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement ; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matiére. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matiére aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle a, ſelon tous les anciens, l'étenduë & impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement! A cela on répondait; Il eſt impoſſible que la matiére ne ſoit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le ſiſtême de la matiére éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſiſtêmes. Celui de la matiére formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon; la philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toûjours, & qui ne ſe rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront; Les propriétés des aſſimptotes vous ſont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'eſt pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matiére éternelle? D'un autre côté le théologien vous preſſera & vous dira, ſi vous croyez la matiére éternelle, vous reconnaiſſez donc deux principes, Dieu & la matiére, vous tombez dans l'erreur de Zoroaſtre, de Manés.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaiſſent que leurs lignes, leurs ſurfaces & leurs ſolides; mais on pourra

dire au théologien: En quoi suis-je Manichéen? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admets point deux architectes; les pierres brutes ont obeï au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matiére soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du Diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu és né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique ni infidèle, on peut se fier à moi; mais le reste du genre

humain qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres, & toutes les fois que tu parleras à un Lutérien, ou un Turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car il ſont enfans du Diable; ils ſont nés méchants; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de vôtre être.* Il eût fallu en uſer avec le genre humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie ſcandaleuſe? on lui dit, eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de chanoine? On fait ſouvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un ſoldat pour l'encourager, Songe que tu ès du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, Souvien toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-mêmes*? ſi vous étiez né enfant du Diable, ſi vôtre origine était criminelle, ſi vôtre ſang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, ſignifierait, Conſultez, ſuivez vôtre nature Diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin, c'eſt la loi de vôtre père.

L'homme n'eſt point né méchant, il le de-

vient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent. Vous êtes né malade; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchants, malfaisants, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpents cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb raporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre à déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride; la pierre & la

gravelle parce que tout le monde y est exposé ?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Vénise, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchants, s'il naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes ses fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cents millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & qui médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cents millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont.

pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingts-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions restants seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouïr doucement, les hommes à talents occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchants que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encor ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'éxagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélan-

colique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah, en hébreu; Christus, ou Célomenos, en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes Idolatres ou infidèles. Il est dit (*) que Dieu envoya un Prophête pour oindre Jéhu Roi d'Israël; il annonça l'onction sacrée à Hazaël Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du très-haut, pour punir la maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. „ Ainsi a dit l'Eternel „ à Cyrus son oint, son *Messie*, duquel j'ai „ pris la main droite, afin que je terrasse les „ nations devant lui, &c."

Ezêchiel au 28e. Chapître de ses révélations donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Chérubin*. „ Fils de l'homme, dit „ l'Eternel au Prophête, prononce à haute

(*) *iv. Reg. viij.* 12. 13. 14.

„ voix une complainte sur le Roi de Tyr, & „ lui dis; Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel. „ Tu étais le sceau de la ressemblance de „ Dieu, plein de sagesse & parfait en beauté; tu „ as été le jardin d'Heden du Seigneur, (ou „ suivant d'autres versions, tu étais toutes les „ délices du Seigneur.) Tes vêtemens étaient „ de sardoine, de topase, de jaspe, de chriso-„ lite, d'onix, de béril, de saphir, d'es-„ carboucle, d'émeraude, & d'or; ce que „ savaient faire tes tambours & tes flutes a „ été chez toi; ils ont été tout prêts au „ jour que tu fus créé; tu as été un Chéru-„ bin, un *Messie*".

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux rois, aux Prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. „ Le Seigneur & son *Messie* sont témoins," c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; „Ne touchez point mes „ oints, & ne faites aucun mal à mes Prophê-„ tes." David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beaupère réprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Messie* du Seigneur; „Dieu „ me garde, dit-il fréquemment, de porter „ ma main sur l'oint du Seigneur, sur le „ *Messie* de Dieu!"

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Eternel a été donné à des rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'oint véritable du Seig-

neur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jesus.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'il ne doutent pas, que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cet-

te terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivait au commencement du douziéme siècle, dit dans ses talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Messie était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées Romaines ; c'est, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait aussi au douziéme siècle, annonçait que le *Messie* dont il croyait la venue très-prochaine, chasserait de la Judée les chrêtiens qui la possédaient pour lors; il est vrai que les chrêtiens perdirent la terre sainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés, & nôtre Seigneur Jésus lui-même, comparent souvent le régne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des festins; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui le conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel

ne laisse pas d'avoir trois cents lieues de long; toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie.*

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fût tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala pas, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la Léviatane. Les juifs ajoutent encor si bien foi à toutes ces réveries rabbiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées si grossiéres sur la venue du Messie, & sur son régne, faut-il s'étonner, si les juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrêtiens, malheureusement imbus de toutes ces réveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas atttibué la qualité de Dieu au *Messie?* Voyez comme les juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lusitani quæstiones ad christianos* (*). Reconnaître, „ disent-ils, un homme Dieu, c'est „ s'abu-

(*) *Quæst.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

„ s'abuser soi-même, c'est se forger un monstre, un centaure, le bizarre composé de deux natures qui ne sauraient s'allier." Ils ajoutent que les Prophêtes n'enseignent point que le *Messie* soit homme Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur; &c.

On sait assez que les Juifs esclaves de la Lettre n'ont jamais pénétré comme nous le sens des écritures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'élevèrent contre lui. Jesus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa Divinité; il voulait, dit Saint Chrisostôme, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mistère si fort élevé au-dessus de la raison*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils de Dieu, le grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête.

St. Pierre a besoin d'une révélation particuliére pour connaître que Jesus est le Christ, le fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand mistère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers chrêtiens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems Evangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveugle-

ment des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiére par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de nôtre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Betléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705. par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes

les plus grossiers; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le régne d'Hérode le grand; il veut que ce soit à ce prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jesus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrêtiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grote près de Grenade. Dom Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que

des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux* se donne encor à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractere de l'historien Juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, (†) qui avait sû séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

Dans le siécle suivant l'an 178. & 179. de l'ère chrêtienne, sous l'empire d'Adrien parut, le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui Julius

(*) *Act. Apost. c. v.* 34, 35, 36.
(†) *Act. Apost. c.* 8. 9.

Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée, Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien écclésiastique (*) que l'an 434, il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'appellait Moise. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien; il s'annonçoit comme un grand conquèrant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tous le peuple chrêtien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrêtiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siècle, Serenus Juif espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douxiéme siècle. Il en parut un en France sous Louis le jeune; il fut pendu lui & ses adhé-

(*) *Socr. Hist. eccl. l. 2. chap.* 38.

rens, sans qu'on ait jamais sçu les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en *faux-Messies*; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie: l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très-grand magicien; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du 16e. siècle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie*; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans, il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la sinagogue de Smyrne, portèrent contre lui une sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le personnage du pro-

phête Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sevi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisèrent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre Ambassadeurs qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de *Messie*; cette Ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarèrent Sabathéi-Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la sinagogue de Smyrne condamna son Roi à être empâlé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph-Sivi son frere celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa

dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux flêches de ses icoglans ; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion Musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans ; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

METAMORPHOSE, METEMPSICOSE.

N'est-il pas bien naturel que toutes les Métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre ; un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon ; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois se change en feu & en cendre ; tout parait enfin

métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encor très-naturel que toutes les Métamorphoses dont nous sommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs Métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'est aussi pour la même indiscretion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Lé bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie est changé en un lac, la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'écriture une Métamorphose à peu près semblable, mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très-souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que sous la forme humaine: les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans son Epitre aux Corinthiens dit que l'ange de Satan lui a donné des Soufflets: *Angelos Sathana me colaphisei.*

MIRACLES.

UN miracle ſelon l'énergie du mot eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cents millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumiére, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pié deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appellons cela un miracle.

Pluſieurs Phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles, & voici leurs arguments.

Un miracle eſt la violation des loix Mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être ſuſpendue par ſon auteur? Ils ont la hardieſſe de répondre que non, & qu'il eſt impoſſible que l'Etre infiniment ſage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, diſent-ils, déranger ſa machine que pour la faire mieux aller; or il eſt clair qu'étant Dieu il a fait cette

immenſe machine auſſi bonne qu'il l'a pû; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection réſultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainſi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire ſans raiſon; or quelle raiſon le porterait à défigurer pour quelque tems ſon propre ouvrage?

C'eſt en faveur des hommes, leur dit-on. C'eſt donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il eſt impoſſible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encor même le genre humain eſt bien peu de choſe; il eſt beaucoup moindre qu'une petite fourmilliére en comparaiſon de tous les êtres qui rempliſſent l'immenſité. Or n'eſt-ce pas la plus abſurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers.

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a im-

primée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivants! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain dessein: je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse, & non de sa puissance. Ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc, oser supposer à Dieu des miracles, c'est réellement l'insulter (si des hommes peuvent insulter Dieu.) C'est lui dire, Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles, c'est déshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes: on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre suprême, l'éternité de ses loix, la régularité de ses mondes infinis: notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événements naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile; Athalide fille de Mercure ressuscita plusieurs fois; Esculape ressuscita Hipolite; Hercule arracha Alceste à la mort; Herès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Vestale; le Palla-

dium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flute, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape, étaient innombrables ; & nous avons encor des monuments chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez moi un peuple, chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrêtiens disent ; Nous croyons aux miracles opérés dans nôtre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par nôtre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiére dans les miracles de Jesus-Christ, & des Apôtres ; mais permettez nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions nôtre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le pe-

tit moine obéït; mais ayant vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à son prieur l'état des choses. Le prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvû qu'ils s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en songe à St. Ambroise, qu'ils lui ayent enseigné l'endroit où étaient leurs reliques? que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle? St. Augustin était alors à Milan; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste*, dit-il dans sa cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les philosophes disent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien; que c'est un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils sont

grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. „ Quand un joueur „ de gobelets adroit se fait Chrêtien, il est „ sûr de faire fortune." Mais comme Lucien est un auteur prophané, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smyrne St. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, Courage, Policarpe, sois fort, montre toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin ont fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martirs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnements par la science vous diront que les peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrisostome dit expressément: „ Les dons extraordinaires de „ l'es-

„ l'esprit étaient donnés même aux indignes, „ parce qu'alors l'Eglise avait besoin de mira- „ cles; mais aujourd'hui il ne sont pas même „ donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a „ plus de besoin." Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa cité de Dieu; „ Pourquoi ces miracles qui se faisaient „ autrefois ne se font-ils plus aujourd'hui?". Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt? Possem quidem dicere, necessaria prius fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux Philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle *des vingts martirs*, qu'en retournant il trouva un poisson, dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, Voilà ce que les vingts martirs vous donnent.

A cela les Philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette Histoire qui contredise les loix de la nature, que la Physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces Philosophes que selon

St. Jérome dans sa vie de l'hermite Paul, cet hermite eut plusieurs conversations avec des satyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir ; ils pourront répondre encor, que tout cela n'est pas absolument contre la Physique ; que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons Chrétiens ont combattu l'histoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret ; beaucoup de miracles qui passent pour autentiques dans l'Eglise Grecque, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins ; de même que des miracles Latins ont été suspects à l'Eglise Grecque ; les Protestants sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant Jésuite (*) qui a prêché long-tems dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères, ni lui, n'ont jamais pu faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses Lettres de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez les Japonnois que comme une statue muette ; cependant les Jesuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieuës d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que

(*) *Ospiniam. p.* 230.

l'aboliffement des Jésuites en France, eft un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en foit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jefus-Chrift & des Apôtres font d'une vérité inconteftable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On fouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien conftaté, qu'il fût fait en préfence de l'Académie des fciences de Paris, ou de la Société Royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, affiftées d'un Détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourait par fon indifcrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philofophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le foleil s'arrêter, c'eft-à-dire, fi le mouvement de la terre autour de cet aftre ceffait; fi tous les morts reffufcitaient; & fi toutes les montagnes allaient fe jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace verfatile? Ce que je dirais? répondit le Philofophe, je me ferais Manichéen, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MAITRE.

Comment un homme a-t-il pû devenir le Maître d'un autre homme, & par qu'elle espèce de magie incompréhensible a-t-il pû devenir le Maître de plusieurs autres hommes? On a écrit sur ce Phénomène un grand nombre de bons volumes; mais je donne la préférence à une fable Indienne parcequ'elle est courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens eut deux fils & deux filles de sa femme Procriti. L'ainé était un géant vigoureux, le Cadet était un petit Bossu, les deux filles étaient Jolies. Dès que le géant sentit sa force, il coucha avec ses deux Sœurs, & se fit servir par le petit bossu. De ses deux Sœurs l'une fut sa cuisinière l'autre sa jardinière. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère le Bossu, & lorsque celui-ci s'enfuiait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerf de bœufs.

Le Bossu devint soumis, & le meilleur sujet du monde. Le géant satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet, lui permit de coucher avec une de ses Sœurs dont il était dégouté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout à fait Bossus; mais ils eurent la taille assez contre faite. Ils furent élevés dans la

crainte de Dieu & du géant. Ils reçurent une excellente éducation ; on leur aprit que leur grand Oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait ; que s'il avait quelque Jolie nièce, ou arrière nièce, c'était pour lui seul sans difficulté, & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, son fils qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui, crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille se ligua contre lui, il fut assommé, & on se mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de dissensions ; mais tous les auteurs de Benarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des loix ; & ils le prouvent par une raison sans réplique, c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit, on n'a pas trouvé encor le moyen de faire une vingtaine de loix passablement bonnes.

C'est encor, par exemple, une question insoluble dans l'Inde, si les républiques ont été établies avant ou après les Monarchies, si la confusion a dû paraitre aux hommes plus horrible que le despotisme. J'ignore ce qui est ar-

rivé dans l'ordre des temps; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissant tous égaux, la violence & l'habileté, ont fait les premiers maîtres; les loix ont fait les derniers.

MORALE.

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en Quatorse Volumes intitulée *Histoire du bas Empire.*

Les Chrétiens avaient une morale; mais les payens n'en avaient point.

Ah Mr. le Beau Autheur de ces Quatorse Volumes, où avez-vous pris cette sottise? eh qu'est ce donc que la morale de Socrate, de Zaleucus, de Curondas, de Cicéron, d'Epictète, de Marc Antonin?

Il n'y a qu'une morale, Mr. le Beau, comme il n'y a qu'une Géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la Géométrie. Ouï; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artistes n'ont point fait de cours de morale; ils n'ont lu ni *de finibus*, de Cicéron, ni les Ethiques d'Aristote; mais sitôt qu'ils réflêchissent, ils sont sans le savoir les Disciples de Cicéron; le teinturier Indien, le berger Tartare, & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste.

Confucius n'a point inventé un sistème de morale, comme on bâtit un sistème de Phisique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du Preteur Festus quand les Juifs le pressérent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différent, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur réflêchissez. Etendez cette vérité; tirés vos conséquences.

NECESSAIRE.

OSMIN.

NE dites vous pas que tout est nécessaire?

SELIM.

Si tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait

que Dieu aurait fait des choses inutiles.

OSMIN.

C'est-à-dire, qu'il était nécessaire à la nature divine quelle fit tout ce qu'elle a fait?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le soupçonne, il y a des gens qui pensent autrement; je ne les entends point, peut être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

OSMIN.

C'est aussi d'une autre necessaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui est nécessaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on est réduit quand on manque du nécessaire?

OSMIN.

Non, car ce qui est nécessaire à l'un ne l'est pas toujours à l'autre il est nécessaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourure à un Russe, & un étoffe de Gaze à un Affricain, tel homme croit que douze chevaux de carosse lui sont nécessaires, tel autre se borne à une paire de souliers, tel autre marche gaiment pieds nuds, je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me semble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette espèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œsophage pour avaler, un estomac pour digerer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses necessaires?

SELIM.

C'est que les loix générales de la nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monstres; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en Société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en Société?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & par tout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son Père & sa mère, qu'on se croiait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocents opprimez, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature; & les ennemis de cette Société comme les ennemis du genre hu-

main ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux, & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont elles en tout temps & en tout lieux?

SELIM.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire a cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en Société & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel.

SELIM.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eut pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fut venu au monde, il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométisme avait été nécessaire au monde, il aurait existé dès le commencement du monde, il aurait existé en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir son soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion Mu-

sulmane. Cette secte n'est donc que comme les loix positives qui changent selon les temps & selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phisiciens qui se succedent les unes aux autres.

La secte Musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puis qu'elle existe, Dieu l'a permise.

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sotises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux, il permet que quelques hommes soient mangez par des serpents; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpents.

OSMIN.

Qu'entendez vous en disant Dieu permet? rien peut-il arriver sans ses ordres? permettre, vouloir, & faire n'est-ce pas pour lui la même chose?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéïr à Dieu. Or Dieu ne peut désobéïr à lui-même, il ne peut commet-

tre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'ou vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi, tout ce que je sçais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule; quoique de temps en temps il y ait d'assez bonnes choses, certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux & je connois très peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croiais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossiéres & dangereuses qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

SELIM.

Je ne suis point Médecin, & vous n'êtes point Malade, mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais, défiez vous de toutes les inventions des

Charlatans; adorez Dieu; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

MOÏSE.

En vain plusieurs savants ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. Ils disent que par l'écriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du Roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le Sécrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette avanture du Sécrétaire Saphan, il y a 1167. années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213. & le Sécrétaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babilone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté. Si l'Eglise n'avoit pas d'ailleurs décidé, que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun Prophête n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour autentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros; on gravait des hiérogliphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandements furent gravées sur la pierre. Il aurait donc falu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est il vraisemble que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien

des ouvriers qui firent un veau d'or, en une nuit & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire non encore inventée; qu'il construisirent le tabernacle, qui l'ornerent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hiacinte, de pourpre, & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs; ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, Ezechiel aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si Moïse avait écrit le Levitique, aurait-il pû se contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son temps? aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à

l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante huit villes aux Lévites dans un païs où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toûjours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattants de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pié; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles,

ce

cela fait trois cents mille hommes morts en une nuit pour nous venger ; & vous n'avez pas fecondé votre Dieu ? & vous ne nous avez pas donné ce païs fertile que rien ne pouvait défendre ? vous nous avez fait fortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déferts, entre les précipices & les montagnes ! Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan fur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promife, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer ?

Il était naturel que de la terre de Geffen nous marchaffions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée ; mais vous nous faites paffer l'iftme de Suez prefque tout entier ; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jufques par delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieuës dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon !

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mefures ? Dieu nous a fauvés par un miracle, dites-vous ; la mer s'eft ouverte pour nous laiffer paffer ; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déferts horribles d'Ethan, de Cadés-barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï ? Tous nos peres ont péri dans ces folitudes

affreuses, & vous nous venez dire au bout des quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frere fit un veau pour nos peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au-lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt trois mille hommes de votre peuple; nos pères l'auraient-ils souffert? se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des Prêtres sanguinaires? Vous nons dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivants, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite; tandis que vous-même avez épousé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle

cruauté ; si vous aviez pû l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu près, les objections que font les savants à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes ; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'auteur de ces livres ; que l'Eglise qui a succédé à la Sinagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les savants doivent se taire, quand l'Eglise parle.

PAPISME

(*sur le*)

DIALOGUE

Le PAPISTE *&* *Le* TRESORIER.

Le Pap... Monseigneur a dans sa principauté des Luthériens, des Calvinistes, des Quakers, des Anabaptistes, & même des Juifs, & vous voudriez encore qu'il admît des Unitaires.

Le Trésor... Si ces Unitaires vous apportent de l'industrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en serez que mieux payé de vos gages.

Le Pap... J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces Messieurs; mais enfin ils ne croyent pas que J. C. soit fils de Dieu.

Le Trésor... Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu; & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des Juifs, sur qui vous placez votre argent à 6 pour 100. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de J. C. Il l'appelle franchement *un homme*: la mort, dit-il, a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront par un seul *homme* qui est Jésus.... vous êtes à Jésus & Jésus est à Dieu... Epist. ad Rom... Tous vos premiers pères de l'Eglise ont pensé comme St. Paul; il est évident que pendant 300 ans, Jésus s'est contenté de son humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

Le Pap... Mais, Monsieur, ils ne croyent point à l'éternité des peines.

Le Trésor... Ni moi non plus; soyez damné à jamais si vous voulez; pour moi je ne compte point du tout l'être.

Le Pap... Ah! Monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les héré-

tiques de ce monde; mais la rage qu'ont les Unitaires de rendre un jour les ames heureuses, n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croyent pas plus à la résurrection des corps, que les Sadducéens; ils disent que nous sommes tous Antropophages; que les particules qui composaient votre grand-père & votre bis-ayeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère, sont devenues carottes & asperges, & qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

Le Trésor... Soit; mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu; il en arrivera autant aux Papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des Etats de Monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les Unitaires. Ressuscitez, comme vous pourrez; il m'importe fort peu que les Unitaires ressuscitent ou non, pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

Le Pap... Et que direz-vous, Monsieur, du péché originel, qu'ils nient effrontément? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'Evêque d'Hyppone, St. Augustin, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par St. Paul?

Le Trésor... Ma foi si le Pentateuque n'en a pas parlé, ce n'est pas ma faute; pourquoi n'a-

joutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'Ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer réguliérement vos gages, quand j'ai de l'argent....

PECHÉ ORIGINEL.

C'est ici le prétendu triomphe des Sociniens, ou Unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion Chrétienne le péché Original. C'est outrager Dieu, disent-ils, c'est l'accuser de la Barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilège imputation est d'autant plus inexcusable chez les Chrétiens qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché Originel, ni dans le Pentateuque, ni dans les Prophêtes, ni dans les Evangiles, soit Apocriphes, soit Canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle les premiers pères de l'Eglise.

Il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une Pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangéras.* Mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf

cents trente ans après ce déjeuner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit moururent dans le temps prescrit par la nature. L'homme est né pour mourir ainsi que tout le reste.

Enfin, la punition d'Adam n'entrait en aucune manière dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Persan ou Caldéen. Les premiers Chapitres de la Genèse (en quelque temps qu'ils fussent composés) furent regardés par tous les savants Juifs comme une allégorie, & même comme une fable très-dangereuse, puisqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché Originel que les cérémonies Chinoises; & quoi que les Théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'écriture ou *totidem verbis*, ou *totidem Litteris*, on peut assure qu'un Théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mistère surprenant.

Avouons que St. Augustin accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & Romanesque d'un Africain débauché & repentant, Manichéen & Chrétien, indulgent & persécuteur, qui passa sa vie à se contredire lui même.

Quelle horreur, s'écrient les Unitaires rigides, que de calomnier l'Auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de temps! ou il a créé les ames de

toute éternité; & dans ce sistème étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam, elles n'ont aucun raport avec lui; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, Dieu est continuellement à l'affut de tous les rendez-vous de l'univers pour créér des esprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou Dieu est lui même l'ame de tous les hommes, & dans ce sistème il se damne lui même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créér une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créér au moment de la copulation. Qu'importe six semaines de plus ou de moins?

J'ai raporté le sentiment des Unitaires: & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le raportant.

C'est Article est de feu Mr. Boulanger.

PAUL.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen Romain comme il s'en vante? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans

après lui; tous les antiquaires en ſont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giſcale, comme St. Jérome l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens Romains.

Eſt-il vrai que Paul n'entra dans la ſociété naiſſante des Chrétiens qui étaient alors demi-Juifs, que parce que Gamaliel dont il avait été le diſciple lui refuſa ſa fille en mariage? Il me ſemble que cette accuſation ne ſe trouve que dans les actes des Apôtres reçus par les Ebionites, actes raportés & refutés par l'évêque Epiphane dans ſon 30. chap.

Eſt-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguiſée en homme? & les actes de Ste. Thècle ſont-ils recevables? Tertullien dans ſon livre du batême chap. 17. tient que cette hiſtoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérome, Ciprien en réfutant la fable du lion batiſé par Ste. Thècle, affirment la vérité de ces actes. C'eſt là que ſe trouve un portrait de St. Paul qui eſt aſſez ſingulier; *il était gros, court, large d'épaules; ſes ſourcils noirs ſe joignaient ſur ſon nez aquilin, ſes jambes étaient crochues, ſa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'eſt à peu près ainſi qu'il eſt dépeint dans le Philopatris de Lucien: à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureuſement aucune connaiſſance.

Peut-on excuſer Paul d'avoir repris Pierre qui judaïſait, quand lui-même alla judaïſer huit

jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque Paul fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? *Actes chap.* 24.

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates, *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien ?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (ch. 9.) *n'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépends & de mener avec nous une femme &c. ?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa 2. épitre; *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépends lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de Paul au troisiéme ciel ? qu'est-ce qu'un troisiéme ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant) ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleste lui ait crié, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que Paul ait été irrité contre les Pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire ; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.

PERSÉCUTION.

CE n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens ; & si dans les derniers tems de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince séduit, & entrainé par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blasphême.

Quel est le persécuteur ? c'est celui dont l'orgueil blessé, & le fanatisme en fureur irritent le Prince, ou les Magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques ; tu as servi les hommes, & tu les as consolés ; tu as établi l'orpheline, tu as secouru le pauvre, tu as changé les déserts où

quelques esclaves trainaient une vie misérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses; mais j'ai découvert que tu me méprises, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverse: tu sais que je suis un fripon, que j'ai contre fait l'Ecriture de G***, que j'ai volé des ****; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le Confesseur du premier Ministre ou chez le podestat. Je leur remontrerai en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de Tobie, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel est le langage du persécuteur; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le Jésuite le Tellier osa persécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les Protestans en France, ce ne fut ni François I. ni Henri II. ni François II. qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I, était trop occupé avec la Duchesse d'E-

tampes, Henri II. avec sa vieille Diane, & François II. était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle ? Par des Prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des Magistrats, & la politique des Ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers buchers qu'ils laissèrent allumer.

O Dieu de miséricorde, si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

Philosophe, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire de la vérité.* Tous les Philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la Physique, mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les Philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a falu des siècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour

suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le Philosophe n'est point entousiaste, il ne s'érige point en Prophête, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne meterai au rang des Philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermes, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Caldée, de la Perse, de la Sirie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des dieux étaient les pères de l'imposture, & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités, ils étaient indignes de les enseigner; ils n'étaient pas Philosophes: ils étaient tout au plus de très-prudents menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cents ans avant nôtre ére vulgaire, dans un temps où tout le septentrion ignorait l'usage des Lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? ce sage est Confucius, qui étant législateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „Réglez un état comme vous réglez une „famille; on ne peut bien gouverner sa famille qu'en lui donnant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur & au Monarque.

„ Occupe toi du soin de prévenir les crimes
„ pour diminuer le soin de les punir.

„ Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois
„ furent bons ; sous les mauvais rois Kie &
„ Chu ils furent méchants.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général, mais chéri
„ les gens de bien. Oublie les injures & ja-
„ mais les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de scien-
„ ces, je n'en ai jamais vu incapables de ver-
„ tus."

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de Philosophes Grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains Systêmes de Physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & surtout l'admirable exorde des loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Ciceron, qui seul vaut peut-être tous les Philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encor plus respectables, mais qu'on desespère presque d'imiter, c'est Epictète dans l'esclavage, ce sont les Antonins & les Juliens sur le trône.

Quel eſt le citoyen parmi nous qui ſe priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurèle, de toutes les délicateſſes de nôtre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux ſur la dure? qui voudrait s'impoſer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nuds à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du Soleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions? Il y a parmi nous des dévots; mais où ſont les ſages? où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes?

Il y a eu des Philoſophes de cabinet en France, & tous, excepté Montagne, ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de nôtre nature, de vouloir opprimer ces mêmes Philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une ſecte égorgent les entouſiaſtes d'une autre ſecte, que les Franſciſcains haïſſent les Dominicains, & qu'un mauvais artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe; mais que le ſage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le ſavant & généreux Ramus ait été aſſaſſiné, que Deſcartes ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorants, que Gaſſendi ait été forcé pluſieurs fois de ſe retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'eſt là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des Philoſophes les plus perſécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine.

On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable, je l'avoue; celui du Jésuite le Tellier l'est devenu aussi; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de David dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les livres Hébreux, six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits, pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions, pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa nation, pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaiteur, pour avoir saccagé les villages alliés de ce Roi Achis, pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mammelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mammelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer,

qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasses, des Chaumeix, des Hayet, qui accusassent les Lucrèces, les Possidonius, les Varrons & les Plines.

Etre hipocrite ? quelle bassesse ! mais être hipocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hipocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hipocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encor en France ? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problême.

PATRIE.

Une patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connait à peine.

Celui qui brule de l'ambition d'être, Edile, Tribun, Préteur, Consul, Dictateur, crie qu'il aime sa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvames que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli,

Tunis, Alger, vers nôtre ſeptentrion, ſont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde; libres égaux entre eux, ſans maîtres, ſans ſujets, ſans argent, & preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites: ils ſont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans nôtre Europe huit républiques ſans Monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Génes, Luques, Raguſe, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi, mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que vôtre patrie ſoit un état Monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariſtocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les rois qui préférent la royauté. Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des Monarques? demandez le aux rats qui propoſèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon Patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon Patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un païs ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son païs c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

PIERRE,

En Italien Piero, *ou* Pietro; *en Espagnol* Pedro; *en Latin* Petrus; *en Grec* Petros; *en Hebreu* Cepha.

Pourquoi les Successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en occident, & aucun en orient? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'Anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le tems, l'occasion,

l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette Anarchie l'opinion s'eſt jointe, & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il eſt rapporté dans l'Evangile que Jeſus dit à Pierre; „ Je te donnerai les clefs du Royau- „ me des cieux." Les partiſans de l'Evêque de Rome ſoutinrent vers le onziéme ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon Tomaſius, que les clefs données à Simon Barjone ſurnommé Pierre, étaient un paſſe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de ſerruriers, ſelon Murſius, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jeſus dit à Barjone, „ Ce que tu auras lié ſur la terre, „ ſera lié dans le ciel." Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes dans les états généraux de France en 1302. diſent

dans leur requête au Roi, que „ Boniface „ VIII. était un B***** qui croyait que Dieu „ liait & emprisonnait au ciel, ce que ce Bo- „ niface liait sur terre." Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jésus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas, „ Tu ès Pierre, & sur cette pierre je bâtirai „ mon assemblée, mon Eglise." Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La Société chrêtienne ne prit une forme que vers la fin du second siècle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré longtems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce

qui s'appelle une ſimonie; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au païs? il répondit, Je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je ſuis ſûr de Simon.

Quant à la perſonne de Pierre, il faut avouer que Paul n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes Succeſſeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon, Pierre ſe défendait en diſant, qu'il avait vû le ciel ouvert vers la ſixiéme heure, & une grande nape qui deſcendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiſeaux; & que la voix d'un ange avait crié; „Tuez & mangez.” C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, „Tuez tout, & mangez la ſubſtance „ du peuple:” dit Voloſton.

Caſaubon ne pouvait approuver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira ſa femme. De quel droit, diſait Caſaubon, un Juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jeſus vendiſſent leurs héritages & en apportaſſent le prix à ſes piés? Si quelque Anabatiſte à Londres faiſait apporter à ſes piés tout l'argent de ſes frères, ne ſerait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'eſt-il pas horrible de faire mourir Anania,

parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jesus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié vôtre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en païs d'inquisition, quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singuliére; c'est que le chef de la religion chrétienne commença son Apostolat par renier Jesus-Christ; & que le premier Pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres,

Il ressemble à ces Fondateurs d'Ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les Successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape Successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reste encor environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi; attendre pour penser que cet homme ait paru penser; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger; violer les loix de son païs qui défendent d'épouser sa niéce, & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encor plus considérable; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape; ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger!

On fait assez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin; ils étaient fort au-dessus des Dieux de l'antiquité; car ces Dieux passaient seulement pour disposer des empires, & les Papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réfléxion.

Que quarante schismes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-sept l'ont ensanglantée;

Qu'Etienne VII. fils d'un Prêtre, déterra le corps de Formose son Prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que Sergius III. convaincu d'assassinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté;

Que Jean X. amant de Théodora, fut étranglé dans son lit;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par sa crapule;

Que Jean XII. fut assassiné chez sa maîtresse;

Que Benoît IX. acheta & revendit le Pontificat;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eu un Alexandre VI. dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de

leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius; mais les Jésuites lui ont répondu.

PREJUGES.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre, on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tous païs on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à respecter, à aimer leur pere & leur mere; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés: ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mere n'aime pas son fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parents vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects : vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous appercevez que cet homme eſt un charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous mépriſez ce que vous réveriez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui du tems du ſyſtême de *Las* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés de ſens.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime* ; il eſt bien ſûr qu'on ne vous a

pas dit, *je vous hais*, *vous êtes laide*; Mais vous voyez un miroir uni; il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux piés de diamètre, il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; Mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se lève, la lune aussi, la terre est immobile; ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui; que les anguilles guérissent la paralisie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjuges historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius

bius Pictor raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle acoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nouris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrêtien s'il en réchapait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la religion dans la quelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le chrêtien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon aporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange aporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les Historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrêtiens pour gouverner plus sûrement des chrêtiens, comme les usurpateurs Turcs se firent Musulmans pour gouverner plus sûrement les Musulmans,

Préjugés Religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sammonocodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voisins & surtout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

PROPHÊTES.

Le Prophête Jurieu fut sifflé, les Prophêtes des Cévennes furent pendus ou roués; les Prophêtes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les Pro-

phêtes Anabatiſtes furent condamnés. à divers ſupplices ; le Prophête Savonarola fut cuit à Florence ; le Prophête Jean Batiſeur ou Batiſto eut le cou coupé.

On prétend que Zacharie fut aſſaſſiné ; mais heureuſement cela n'eſt pas prouvé. Le Prophête Jeddo ou Addo qui fut envoyé a Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureuſement mangé un morceau de pain, fut mangé à ſon tour par un lion & on trouva ſes os ſur le grand chemin entre ce lion & ſon âne. Jonas fut avalé par un poiſſon ; il eſt vrai qu'il ne reſta dans ſon ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'eſt toujours paſſer ſoixante & douze heures fort mal à ſon aiſe.

Habacuc fut tranſporté en l'air par les cheveux à Babilone. Ce n'eſt pas un grand malheur à la vérité ; mais c'eſt une voiture fort incommode. On doit beaucoup ſouffrir quand on eſt ſuſpendu par les cheveux l'eſpace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'aîles, la jument Borack ou l'Hyppogriphe.

Michée, fils de Jemilla, ayant vu le Seigneur aſſis ſur ſon trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le Roi Achab, le Diable s'étant préſenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commiſſion, Michée rendit compte de la part du Seigneur au Roi Achab de cette avanture céleſte. Il eſt vrai que pour récompenſe, il ne reçut qu'un énorme ſouflet de la main du Prophête Sédékia ; il eſt vrai qu'il

ne fût mis dans un cachot que pour quelques jours; mais enfin il est désagréable pour un homme inspiré d'être souffleté & fouré dans un cu de basse fosse.

On croit que le Roi Amasias fit arracher les dents au Prophête Amos pour l'empêcher de parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument parler sans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes; mais il faut prononcer distinctement une Prophétie, & un Prophête édenté n'est pas écouté avec le respect qu'on lui doit.

Baruc essuya bien des persécutions. Ezéchiel fut lapidé par les compagnons de son esclavage. On ne sait si Jérémie fut lapidé, ou s'il fut scié en deux.

Pour Isaïe, il passe pour constant qu'il fut scié par ordre de Manassé Roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de Prophête. Pour un seul qui comme Elie va se promener de planètes en planètes dans un beau carosse de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a cent qui vont à pied, & qui sont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils ressemblent assez à Homère qui fut obligé, dit-on, de mandier dans les sept villes qui se disputerent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais pensé. On a fait souvent le même honneur aux Prophêtes. Je ne disconviens pas qu'ils n'ayant été très-

instruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à son ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé le brave Philosophe ou fou de nos jours qui voulait percer un trou jusqu'aux antipodes & enduire les malades de poix resine. Les Juifs éxaltèrent si bien leur ame qu'ils virent très-clairement toutes les choses futures; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les Prophêtes entendent toujours la vie éternelle, si Babilone signifie Londres ou Paris; si quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne; si du vin rouge signifie du sang, si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des Prophêtes est l'effort de l'esprit humain, c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.

RELIGION.

Premiere question.

L'EVEQUE de Vorcester, Warburton, Auteur d'un des plus savants ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi page 8. Tome premier. „ Une Religion, une société qui „ n'est pas fondée sur la créance d'une autre „ vie, doit être soutenue par une providence „ extraordinaire. Le Judaïsme n'est pas fondé

„ sur la créance d'une autre vie; donc, le Ju-
„ daïsme a été soutenu par une providence ex-
„ traordinaire."

Plusieurs Théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les arguments, on a retorqué le sien, on lui a dit:

„ Toute Religion qui n'est pas fondée sur
„ le dogme de l'immortalité de l'ame, & sur
„ les peines & les récompenses éternelles, est
„ nécéssairement fausse; or le Judaïsme ne con-
„ nut point ces dogmes, donc le Judaïsme,
„ loin d'être soutenu par la providence, était
„ par vos principes une Religion fausse & bar-
„ bare qui attaquait la providence."

Cet Evêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir torde & corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne proposait ni peines, ni recompenses après la mort, n'a jamais pû répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfaisante. Ils lui disaient: „ Ou
„ Moïse connaissait ce dogme, & alors il a
„ trompé les Juifs en ne le manifestant pas;
„ ou il l'ignorait; & en ce cas il n'en savait

„ pas assez pour fonder une bonne Religion.
„ En effet si la Religion avait été bonne, pour-
„ quoi l'aurait-on abolie? Une Religion vraie
„ doit être pour tous les temps & pour tous
„ les lieux, elle doit être comme la lumière du
„ soleil, qui éclaire tous les peuples & toutes
„ les générations."

Ce Prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés; mais quel Systême en est exempt?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus Philosophe, qui est un des plus profonds métaphisiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polithéïsme a été la première Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul être suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'en suite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs, & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bour-

gade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit, Il y a quelque être audessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit: il y a deux pouvoirs car pourquoi plusieurs? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumiéres Supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le soleil? sera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfants; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorants. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulières de son cours; ils n'y pensent pas; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de Philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumiére, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se sera donc borné à dire; Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous,

qui fait mourir nos enfans, appaisons-la; mais comment l'appaiser? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présents la colère des gens irrités, faisons donc de petits présents à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette puissance est donc appellée Mon Seigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellèrent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc, les Scythes Papée; tous mots qui signifient, *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Vilipusi, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur Sabaoth.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule divinité; s'ils avaient été Philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un être créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. C'est-là le progrès de

notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab; *vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouïr de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du païs, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il parait évident par ces passages, que l'antiquité attribuait à chaque païs un Dieu Protecteur. On trouve encor des traces de cette Théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils ayent bientôt multiplié leurs dieux, & assigné des Pro-

tecteurs aux éléments, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est

point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laiſſe ſubſiſter. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romain reconnaiſſent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu ſuprême. Toutes les autres divinités ne ſont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'eſt-à-dire des bienheureux. Mais il eſt sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il parait prouvé que du temps d'Auguſte, tous ceux qui avaient une Religion, reconnaiſſaient un Dieu Supérieur, éternel, & pluſieurs ordres de Dieux ſécondaires, dont le culte fut appellé depuis Idolâtrie.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favoriſé l'Idolâtrie; car quoiqu'ils admiſſent des Malachim, des anges, des êtres céleſtes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités ſécondaires euſſent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, ils ſe proſternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas ſouvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les Chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il eſt conſtant que les Juifs du moins depuis Aléxandre adoraient ouvertement un ſeul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient ſecretement dans leurs myſtères.

Troisiéme question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la Religion chrêtienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'être suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphisique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut envelopée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mere de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Pere & du Verbe, & la procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'hipostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle, par chasser les démons au nom de Jesus; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jesus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est*

par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils?

On ne sait point en quel temps les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger; mais on sait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes; préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singuliéres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisants.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui pardue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N°. 262. Si „ en invoquant Dieu, ou en jurant par lui „ on le nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac „ & de Jacob, on fera certaines choses par „ ces noms, dont la nature & la force „ sont telles, que les démons se soumettent „ à ceux qui les prononcent; mais si on le „ nomme d'un autre nom, comme Dieu de „ la mer bruïante, supplantateur, ces noms „ seront sans vertu. Le nom d'Israël traduit „ en Grec ne pourra rien opérer, mais pro- „ noncez-le en Hébreu, avec les autres mots „ requis, vous opérerez la conjuration".

Le même Origène au nombre 19. dit ces

paroles remarquables. „ Il y a des noms qui „ ont naturellement de la vertu, tels que sont „ ceux dont se servent les sages parmi les E- „ gyptiens, les Mages en Perse, les Bracmanes „ dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est „ pas un art vain & chimérique, ainsi que le „ prétendent les Stoïciens & les Epicuriens: „ ni le nom de Sabaoth, ni celui d'Adonaï, „ n'ont pas été faits pour des êtres créés; „ mais ils appartiennent à une théologie my- „ stérieuse qui se rapporte au Créateur; de „ là vient la vertu de ces noms quand on les „ arrange & qu'on les prononce selon les rè- „ gles, &c."

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espèce de magie, & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale; la nécromancie & la Théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrêtiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les chrêtiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue N°. 347.

Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatriéme question.

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un état, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes; la maxime opposée est reçue, que c'est obéïr à Dieu que de suivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions; le Diable était alors déchaïné sur sa terre; le Diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites maisons. Les fondateurs recevaient secrétement l'argent des fidèles; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cin-

Cinquiéme question.

Après notre ſainte Religion, qui ſans doute eſt la ſeule bonne, quelle ſerait la moins mauvaiſe?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité, & pernicieuſes au genre humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur? celle qui ne ſoumettrait par les Rois à ce Prêtre? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité?

Sixiéme question.

On a dit que la religion des Gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêchées?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre chose;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.
Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela est fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau? Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la religion? ne ressemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des saints? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'histoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoye, nous dirions au Brame, Mon Révérend Pere, vous vous trompez, notre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges: s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux serait la balance du compte?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très-rarement

mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les Sacrifices humains sont très rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion payenne a fait répandre très-peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septiéme question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur, & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules ; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse ; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la Religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la Société ?

Non, car tout le monde est de votre avis; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphisique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumette son intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colère; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colère; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

RESURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiére opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crane avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant: mais il faut considérer que la plupart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'est qu'en

effet dans tous nos sentimens un peu violents, on éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était là le logement de l'âme. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à-ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les temps historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré; Esculape rendit la vie à Hipolite; Hercule à Alceste. Pelops ayant été hâché en morceaux par son père, fut ressuscité par les Dieux. Platon raconte qu'Héres ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très longtemps après Platon.

Il y a dans les actes des Apôtres un fait bien singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques, & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrêtien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse.*

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là, étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée: Mes fréres, je suis Pharisien & fils de Pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner. (*) Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens; & l'assemblée fut divisée.*

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre, &c.*

On a prétendu que Job, qui est très ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles: Je *sais que mon rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi, ou que je me releverai de la poussière, que ma peau reviendra, & que je verrai encor Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espère qu'il relévera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis; *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons-le,* ou bien, *parce que vous direz, parce*

(*) *Actes des Apôtres chap.* 23. *vs.* 6. 7. 8.

que nous l'avons persécuté. Cela ne veut-il pas dire évidemment. Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence? Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des Pharisiens que très-peu de temps avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le Fondateur de la secte Parisienne; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que ces Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux habitans de Thessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons*

emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. (*)

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrêtiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le temps même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, si personne ne ressuscita pour lors, ce qui est différé n'est pas perdu.

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

RESURRECTION,

Section Seconde.

Le Père Mallebranche prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, est aussi légère que les aîles des insectes dont il l'emprunte. Des penseurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité si

(*) *I. Epit. aux Thess. ch. 4.*

bien prouvée. Ils disent que les hommes & les autres animaux sont réellement nouris & reçoivent leur croissance de la substance de leurs prédécesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière, répandu dans l'air & retombant sur la surface de la terre devient légume, ou froment. Ainsy Caïn mangea une partie d'Adam; Enoch se nourrit de Caïn, Irad d'Enoch, Maviael d'Irad, Matusalem de Maviael, & il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous antropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille; non seulement nous tuons nos frères; mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés; quand on a fait les moissons sur le champ de bataille, nous serons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra ressusciter, comment rendrons nous à chacun le corps qui lui appartenait sans perdre du notre?

Voilà ce que disent ceux qui se défient de la résurrection, mais les ressusciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un Rabbin nommé Samaï démontre la résurrection par ce passage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham à Isaac & à Jacob; & je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan.* Or, Dieu, malgré son serment, dit ce grand Rabbin, ne leur donna point cette terre; donc ils ressusciteront pour en jouïr, afin que le serment soit accompli.

Le profond philosophe Dom Calmet trouve dans les Vampires une preuve bien plus concluante. Il a vu de ces Vampires qui sortaient des cimetières pour aller succer le sang des gens endormis; il est clair qu'ils ne pouvaient succer le sang des vivants s'ils étaient encore morts; donc ils étaient ressuscités; cela est péremptoire.

Une chose encore certaine, c'est que tous les morts, au jour du jugement, marcheront sous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaitre dans la vallée de Josaphat qui est entre la ville de Jérusalem & le mont des Oliviers. On sera fort pressé dans cette vallée mais il n'y a qu'a réduire les corps proportionellement comme les diables de Milton dans la Salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes, car le tonnerra lui-même ne s'entend guère plus de trois ou quatre lieües à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les Théologiens n'ont pas encore fait ce calcul; mais ils le feront.

Les juifs disent que la Reine Cléopatre, qui sans doute croiait la résurrection comme toutes les Dames de ces temps-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nud. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé, par la raison que le bled qu'on séme étant

mort en terre, ressuscite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabin était un théologien excellent. Il raisonnait comme Dom Calmet.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être aussi riche qu'on le dit?

Les Paralipomènes assurent que le Melk David son pere lui laissa environ vingt milliards de notre monnoye au cours de ce jour, selon la supputation la plus modeste. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il est assez difficile que David ait pû amasser ce trésor dans le petit païs de la Palestine.

Salomon, selon le troisième livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cent mille, qui joints à ses douze mille chevaux de selle, eût fait quatre cent douze mille chevaux de bataille. C'est beaucoup pour un Melk juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a guères d'exemple dans un païs qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les tems sont changés; il est vrai qu'un Prince si sage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir aussi quatre cent douze mille chevaux, ne fût-ce

que pour aller se promener avec elles, ou le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui est un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent soit à sec neuf mois de l'année, & que le terrein soit un peu pierreux.

Mais ce sage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribubue? Est-il vraisemblable, par exemple, qu'il soit l'auteur de l'églogue juive intitulée le Cantique des Cantiques?

Il se peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que le vin*; un Roi & un berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière; il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisoit l'éloge des tetons de son amant.

Je ne nierai pas encor qu'un Roi galant ait fait dire à sa maîtresse, *mon bien aimé est comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de mirrhe; mais enfin quand la bien-aimée avise son bien-aimé, de lui passer la main gauche sur le cou, & de l'embrasser de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du cantique, quand il dit; Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire; votre ven-

tre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile ſont d'un autre ſtile, mais chacun a le ſien, & un juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'eſt apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre ſœur? ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons là.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes; c'était, dit-on, ſon épithalame pour ſon mariage avec la fille de Pharaon; mais eſt-il naturel que le gendre de Pharaon quitte ſa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans ſon jardin des noyers que la reine coure toute ſeule après lui nus piés, qu'elle ſoit battue par les gardes de la ville, & qu'ils lui prennent ſa robe!

La fille d'un Roi aurait-elle pu dire: *Je ſuis brune, mais je ſuis belle, comme les fourures de Salomon?* On paſſerait de telles expreſſions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les peliſſes de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur temps; par un juif de la lie du peuple, qui faiſait des vers pour ſa maîtreſſe, pouvait fort bien lui dire dans ſon langage juif, que jamais aucun roi juif n'avait eu des robes fourées auſſi belles qu'elle; mais il eût falu que le Roi Salomon

eût été bien entousiasmé de ses fourmes pour les comparer à sa maîtresse ; un Roi de nos jours qui composerait une belle épithalame pour son mariage avec la fille d'un Roi son voisin, ne passerait pas, à coup sûr, pour le meilleur poëte de son Royaume.

Plusieurs Rabins ont soutenu que non seulement cette petite églogue voluptueuse n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le cantique des cantiques *un ouvrage libertin, flagitiosus* ; cependant il est consacré, & on le regarde comme un allégorie perpétuelle du mariage de Jesus-Christ avec son Église. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Église pourrait entendre quand l'auteur dit que sa petite Sœur n'a point de tetons, & que si c'est un mur, il faut bâtir dessus.

Le livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux ; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jesus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos ; mais quelque soit l'auteur, il paraît que de son tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du déluge ; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un Roi d'Égypte.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joakié, & à plu-

sieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil des Sentences Orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du lion?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colère de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du temps de Salomon; c'est une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal; & ce seul passage indique que cet ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, longtemps après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sait assez avec quelle liberté l'auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainsi on peut lui pardonner.

Mais que ces livres ayent été écrits par un juif; que nous importe? notre religion chrêtienne est fondée sur la juive, mais non pas sur tous les livres que les juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux: & qu'est-ce que ce canon? C'est un recueil d'ouvrages autentiques! Eh bien un ouvrage pour être autentique est-il divin? une histoire des Rois de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez

chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossiere, raison commencée, premiére notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; celà veut dire qu'il n'est pas tout à fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes quand ils inventèrent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, autrement, auraient-ils emploié le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très sainement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant Chimiste, un Astronome exact croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence, & dans le second il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer ? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre ? cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particuliere de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la Lune dans la manche de Mahomet est-il vicié ? C'est par la peur. On lui a dit que, s'il ne croyait pas à cette manche, son ame immédiatement après sa mort, en passant sur le pont aigu tomberait pour jamais dans l'abîme ; on lui a dit bien pis, si jamais vous doutez de cette manche, un Derviche vous traittera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un insensé, qui ayant tous les motifs possibles de crédibilité n'avez pas voulu soumettre vôtre raison superbe à l'évidence. Un troisième vous déférera au petit Divan d'une petite Province, & vous serez légalement empalé.

Tout celà donne une terreur panique au bon Arabe, à sa femme, à sa Sœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon sens sur tout le reste, mais sur cét article leur imagination est blessée, comme celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fau-

teuil. Mais nôtre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? non; il fait des efforts pour croire; il dit cela est impossible, mais cela est vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête sur cette manche, un Cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

SENSATION.

Les huitres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques personnes en admettent un sixième; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont nôtre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée; il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est nôtre pouvoir? Nous sentons toûjours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que nôtre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous;

mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On sait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'être des êtres; vous les regardez comme des machines de la nature nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand ils n'existent plus? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encor quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'auteur éternel de la sensation & de la pensée sait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos

sens. Descartes dans ses romans prétendit que nous avions des idées métaphisiques avant de connaître le teton de notre nourice ; une faculté de Théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté : ensuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Loke Philosophe Anglais, & qu'il falait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement ; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient ; Mais depuis long-temps personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphisiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vû ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand Philosophe (page 128. Tome 2. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt;
Sed sua quisque facit.

Mais comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proye, il est à la curée. Le Poëte fait des vers en dormant. Le matématicien voit des figures; le métaphisicien raisonne bien ou mal; on en a des exemples frappants.

Sont ce les seuls organes de la machine qui agissent? est-ce l'ame pure, qui soustraite à l'empire des sens jouit de ses droits en liberté?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi

toutes ces idées font-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes? Quoi, c'est dans le temps où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! elle est en liberté, & elle est folle! si elle était née avec des idées métaphisiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi: on ne serait jamais bon Philosophe qu'en songe.

Quelque systême que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue vôtre cerveau, & que vôtre cerveau remue vôtre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous: vôtre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain, donc les dieux lui ont prédit sa mort.

Un Géneral d'Armée rêve qu'il gagne une

Bataille, il la gagne en effet, les dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'Histoire ancienne, aussi bien que les oracles.

La vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du Chap. 19. du Lévitique: *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'Hébreu: & il serait assez étrange qu'on reprouvat l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence; il falait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du roi, & en l'interprêtant. Cette Histoire & beaucoup d'autres, pourraient server à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Seneque & de Plutarque.

Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un être suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibu divis,
In ferias mittunt.
O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibèle en jouant des cimbales & des castagnettes vous réconciliera avec la Di-

vinité! Et qu'eſt-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faibleſſes, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous penſez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan? ...

Il y a des ſuperſtitions innocentes: vous danſez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone; ou de quelqu'un de ces Dieux ſécondaires dont votre calendrier eſt rempli; à la bonne heure. La danſe eſt très-agréable, elle eſt utile au corps, elle réjouit l'ame; elle ne fait de mal a perſonne; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertume, que la bèche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbéciles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérable; & ſurtout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte, un Solon, un Thalès, un Pitagore; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour

avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthousiasme, & la crasse, qui se sont fait un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les temps les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

THEISTE.

Le Théiste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un être suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végetans, sentans, & réfléchissans; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, & récompense avec bonté les actions vertueuses.

Le Théiste ne sait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne, car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit, mais il sait que Dieu agit & qu'il est juste. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que des grandes difficultés & non pas des preuves;

il est soumis à cette providence, quoiqu'il n'en aperçoive que quelques effets & quelques dehors, & jugeant des choses qu'il ne voit pas par les choses qu'il voit, il pense que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes, qui toutes se contredisent; sa religion est la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les Systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pekin jusqu'à la Cayenne, & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la religion ne consiste ni dans des opinions d'une métaphisique inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien, voilà son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie, Pren garde à toi si tu ne fais pas le pélérinage de la Mecque. Malheur à toi, lui dit un récolet, si tu ne fais pas un voyage à nôtre Dame de Lorette. Il rit de Lorette & de la Mecque, mais il secourt l'indigent, & il defend l'opprimé.

THEOLOGIEN.

J'AI connu un vrai Théologien ; il possédait les langues de l'Orient, & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les Bracmanes, les Caldéens, les Ignicoles, les Sabéens, les Syriens, les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs ; les diverses leçons de la Bible lui étaient familieres ; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles, & tâché d'accorder ensemble les pères. Il chercha dans quel temps précisément on rédigea le symbole attribué aux Apôtres, & celui qu'on met sous le nom d'Athanase ; comment on institua les Sacrements les uns après les autres, quelle fut la différence entre la Sinaxe & la Messe, comment l'Eglise Chrêtienne fut divisée depuis sa naissance en différents partis, & comment la Société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il sonda les profondeurs de la politique qui se mêla toujours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la sagesse, entre l'orgueil qui veut subjuguer les esprits & le désir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses, dont la nature est d'être confondues, & de jetter un peu de lumière sur tant de nua-

ges ; le rebuta souvent ; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégouts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.

TOLERANCE.

Section Seconde.

DE toutes les Religions, la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de Tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens ayent été les plus intolérants de tous les hommes.

Jesus aiant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que ses fréres, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jesus. Les Apôtres se divisérent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes deffendues avec les nouveaux chrêtiens étrangers, & s'en abstenait avec les chrêtiens Juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul Pharisien, Disciple du Pharisien Gamaliel, ce même St.

Paul qui avait persécuté les chrêtiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit chrêtien lui-même, alla pourtant ensuite Sacrifier dans le Temple de Jérusalem, dans le temps de son Apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajouta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il Judaïsa entiérement. Le plus grand Apôtre des chrêtiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des peuples chrêtiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jesus. Dosithée, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jesus. Il y eut dès le premier siècle de l'Eglise, & avant même que le nom de chrêtien fut connu, une vingtaine de Sectes dans la Judée.

Les Gnostiques, contemplatifs, les Dosithéens, les Cerinthiens, éxistaient avant que les Disciples de Jesus eussent pris le nom de chrêtiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune apartenait à une Société differente; & dès la fin du premier siècle on peut compter trente sectes de chrêtiens dans l'Asie mineure, dans la Sirie dans Aléxandrie, & même dans Rome.

Toutes ces sectes méprisées du gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-a-

dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du peuple.

Lorsqu'enfin quelques chrêtiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de Philosophie à leur Religion qu'ils séparérent de la juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul temps où l'Eglise chrêtienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Saducéens, des Esséneens, des Judaïtes, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le martir était regardé comme un Apostat par ses frères, & le chrêtien carpocratien expirait sous le glaive des boureaux Romains excommunié par le chrêtien Ebionite, lequel Ebionite était anatématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siècles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde est le grand mal du genre humain, & la Tolérance en est le seul remede.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité soit qu'il médite de sang froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hom-

hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élêvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? pourquoi? c'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je possede une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds : s'ils se relêvent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaines de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siècles de fanatisme ont rendus puissants. Ils ont d'autres puissants sous eux, & ceux cy en ont d'autres encor, qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre, s'engraissent de son sang, & rient de son imbécilité. Ils détestent tous la Tolérance comme des partisans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme des tirans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils soudoient des fanatiques qui crient à haute voix, respectés les absurdités de mon maître, tremblez, paiez, & taisez vous.

C'est ainsi qu'on en usa longtemps dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de sectes se balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? toute secte, comme on sait, est un titre d'erreur, il n'y a point de secte de Géomêtres, d'Algebristes, d'Arithméticiens, parce que toutes les propo-

sitions de Géométrie, d'Algébre, d'Arithmétique sont vraies. Dans toutes les autres sciences on peut se tromper. Quel Théologien Thomiste ou Scotiste oserait dire sérieusement qu'il est sur de son fait?

S'il est une secte qui rapelle les temps des premiers chrêtiens, c'est sans contredit celle des Quakres. Rien ne ressemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'esprit, & les Quakres reçoivent l'esprit. Les Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisiéme étage, les Quakres en font autant au rez-de chaussée. Il était permis, selon St. Paul, aux femmes de prêcher, & selon le même St. Paul il leur était déffendu. Les Quakresses préchent en vertu de la premiere permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par ouï & par nom, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure differente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vêtus de la même maniere.

Jesus-Christ ne batisa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point batiser.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallele; il serait encor plus aisé de faire voir combien la Religion chrêtienne d'aujourd'hui différe de la Religion que Jesus a pratiquée. Jesus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jesus s'abstenait de porc parce qu'il est immonde,

& du Lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu ; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jesus était circoncis, & nous gardons nôtre prépuce. Jesus mangeait l'agneau Pascal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles, & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabbath & nous l'avons changé ; il Sacrifiait ; & nous ne Sacrifions point.

Jesus cacha toujours le mistere de son incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expressément dans son épitre aux Hebreux que Dieu a créé Jesus inférieur aux Anges & malgré toutes les paroles de St. Paul Jesus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jesus n'a donné au Pape ni la marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette, & cependant le Pape les posséde de droit divin.

Jesus n'a point fait un Sacrement du mariage ni du Diaconat, & chez nous le Diaconat & le mariage sont des Sacrements.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique Apostolique & Romaine, est dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes, l'opposé de la Religion de Jesus.

Mais quoi ! faudra-t-il que nous Judaïsions tous parce que Jesus a Judaïsé toute sa vie?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de Religion, il est clair que nous de-

vrions tous nous faire Juifs, puisque Jesus-Christ nôtre sauveur est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif, & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait, qu'il remplissait la Religion Juive. Mais il est plus clair encor que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles, inconséquents, sujets à la mutabilité, à l'erreur, un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire, *rampe à ma façon, misérable, ou je presenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle?*

TIRANNIE.

ON appelle tiran le souverain qui ne connait de loix que son caprice, qui prend le bien de ses sujets, & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tirans-là en Europe.

On distingue la Tyrannie d'un seul, & celle de plusieurs. Cette Tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le despotisme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espèce de tirans en Europe.

Sous quelle Tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il falait choisir, je

détesterais moins la Tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tiran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maîtresse, par son Confesseur, ou par son page; mais une compagnie de graves tirans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour fraper la terre de mon front selon la coutume du païs; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très ennuieux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs, je suis écrasé; si je plaide contre un parent des parents d'un de nos Seigneurs, je suis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échape à cette alternative!

TOLERANCE.

Qu'eſt-ce que la Tolérance? c'eſt l'apanage de l'humanité. Nous ſommes tous pétris de faibleſſe, & d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos ſottiſes, c'eſt la premiére loi de la nature.

Qu'à la bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrêtien Grec, le Chrêtien Romain, le Chrêtien Protéſtant, le Chrêtien Quakre, trafiquent enſemble, ils ne léveront pas le poignard les uns ſur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque ſans interruption depuis le premier Concile de Nicée?

Conſtantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrêtiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des Proſéli-

tes; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent; mais il est incontestable que les Chrêtiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem; mais les Chrêtiens ne voulaient pas qu'elle fût au capitole. St. Thomas a bonne foi d'avouer, que si les chrêtiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit-être chrêtienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jesus-Christ comme Dieu? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anathématisent les adorateurs de Jesus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étoient du tems des Apôtres? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique? on les appellé Gnostiques, & on s'élève contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leurs freres avant Constantin: & à peine Constantin a-t-il fait régner la religion chrêtienne, que les Athanasiens & les Eusébiens

se déchirent, & depuis ce temps l'Eglise chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avouë, un peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les habitants d'un malheureux petit païs sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naäman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elisée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son Roi. Il en demande permission à Elisée, & le Prophête n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnat aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magistrats! mais les Princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte

que le leur ? Si ce sont des étrangers puissants, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I. très-Chrêtien s'unira avec les Musulmans contre Charlequint très-Chrêtien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les persécutions font des Prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestants. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! Malheureux que l'exemple des Noachides, des Lettrès Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux à besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter

du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

TRANSUBSTANTIATION.

LES Protestants, & surtout les Philosophes Protestants, regardent la Transubstantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des Laïques. Ils ne gardent aucune mesure sur cette croyance qu'ils appellent monstrueuse; ils ne pensent pas même qu'il y ait un seul homme de bon sens, qui, après y avoir réfléchi, ait pu l'embrasser sérieusement. Elle est, disent-ils, si absurde, si contraire à toutes les loix de la Physique, si contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération; parceque c'est en effet anéantir Dieu que de supposer qu'il fait les contradictoires. Non seulement un Dieu dans un pain; mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain, devenues en un instant autant de Dieux; cette foule innombrable de Dieux, ne faisant qu'un seul Dieu; de la blancheur, sans un corps blanc, de la rondeur, sans un corps rond; du vin, changé en sang, & qui a le goût du vin; du pain, qui est changé en chair & en fibres, & qui a le goût du pain; tout cela inspire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine,

que cet excès d'horreur & de mépris, s'est quelquefois changé en fureur.

Leur horreur augmente, quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays Catholiques, des Prêtres, des Moines qui, sortant d'un lit incestueux, & n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés, vont faire des Dieux par centaines; mangent & boivent leur Dieu; chient & pissent leur Dieu. Mais quand ils reflêchissent que cette superstition, cent fois plus absurde & plus sacrilège que toutes celles des Egyptiens, a valu à un Prêtre Italien quinze à vingt millions de rente, & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large, ils voudraient tous aller, à mains armée, chasser ce prêtre qui s'est emparé du palais des Césars. Je ne sais si je serai du voyage; car j'aime la paix; mais quand ils seront établis à Rome, j'irai surement leur rendre visite.

Par Mr. Guillaume, Ministre Protestant.

VERTU.

Qu'est-ce que vertu? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre chose que ce qui me fait du bien? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secours. On me trompe, tu me dis la

vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruits. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus Cardinales & Théologales? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant? c'est un précepte de santé que tu observe; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encor davantage; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus Théologales sont des dons céléstes; tes Cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire: mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi sur l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain! Eh comment puis-je en admettre? Nous vivons en société; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la Société. Un solitaire sera sobre, pieux; il sera revêtu d'un cilice; eh bien, il sera saint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux, s'il a jeuné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un com-

merce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y fera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me-dites vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est dont vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez; mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la Société à qui ses infâmies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la Société il y fera du mal, qu'il y fera très-vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la Société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques Théologiens disent que le divin Empéreur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien

qu'il faisait au genre humain, qu'il fût toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

ABRAHAM

a la fin de l'Article Abraham.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savants, c'est que cet Abraham était Caldéen ou Persan, dont les Juifs dans la suite des temps se vanterent d'être descendus, comme les francs descendent d'Hector, & les bretons de Tubal. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard; qu'elle était entourée de peuple anciens; qu'elle adopta leur langue; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est Caldéen, suivant le témoignage même du Juif Flavian Joseph. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des Anges chez les Babiloniens; qu'enfin elle n'appella Dieu du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babiloniens; car l'ancienne religion de toutes les contrées

depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus était appellée *Kish Ibrahim*, *Millat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hide nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'Histoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits, ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chérement qu'ils peuvent.

C'est un singulier éxemple de la stupidité humaine que nous ayons si longtems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur Historien Joseph avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité; mais il est évident que tous les Royaumes de l'Asie étaient très-florissants avant que la horde vagabonde des Arabes appellés Juifs, possedât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des loix & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame, le païs d'Arlequin &c.: certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame; & il faut être

ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

Article tiré de Mr. Freret.

ADAM.

LA pieuse Madame Bourignon était sûre qu'Adam avait été Hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révèlé ce grand secret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les Rabbins Juifs ont lu les Livres d'Adam; ils savent le nom de son Précepteur & de sa seconde femme; mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savants, sont tout étonnés quand ils lisent le Veidam des anciens Brachmanes de trouver que le premier homme fut créé aux Indes &c, qu'il s'appellait *Adimo* qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appellait *Procriti* qui signifie la vie. Ils disent que la secte des Brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue Cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit païs de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs, les Indiens toujours ingenieux, & les Juifs

Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam qui étoit roux, & qui avoit des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au Révérend Pere Berruyer de la Société de Jésus; c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la bible en ridicule : mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

Tiré d'une Lettre du Chevalier de R**.

ANTITRINITAIRES.

Pour faire connaître leurs sentiments, il suffit de dire qu'ils soutiennent que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce que l'on enseigne parmi les Chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine, dont la seconde est engendrée par la première & la troisième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus con-

traire aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'éternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le fils & le St. Esprit, c'est introduire dans l'Eglise de Jésus-Christ, l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse; puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement Dieu.

Que cette distinction, un en essence & trois en personnes, n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle est manifestement fausse, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins *d'essences* que de *personnes*, & de *personnes* que *d'essences.*

Que les trois *personnes* de la *trinité* sont ou trois substances différentes, ou des accidents de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois Dieu.

Que dans le second on fait Dieu composé d'accidents, on adore des accidents, & on métamorphose des accidents en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne

sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidents de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles saient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés, ayent eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en Dieu, sans diviser sa substance & par conséquent sans la multiplier.

Que Saint Augustin lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnements aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui en effet est très-singulier. „Quand on demande, „ dit-il, ce que c'est que les *trois*, le langage „ des hommes se trouve court, & l'on man- „ que de termes pour les exprimer: on a „ pourtant dit *trois personnes*, non pas pour „ dire quelque chose; mais parcequ'il faut par- „ ler & ne pas demeurer muet." *Dictum est très persona, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur*, de trinit. LUC. V. CHAP. IX.

Que les Théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St. Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante ; quisqu'elle se reduit à dire que ces termes marquent certaines rélations incompréhensibles qui sont entre les trois *personnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la question entre les Orthodoxes & eux, consiste à savoir, s'il y a en Dieu trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines rélations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des Apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *personne*, *d'essence*, *d'hypostase*, *d'union hypostatique* & *personnelle*, *d'incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui étant absolument vuide de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être reél représentatif, ne peuvént exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplettes.

Tiré de l'Article Unitaires de l'Encyclopédie.

Ajoutons à cet Article ce que dit Dom Calmet dans sa dissertation sur le passage de l'épitre de Jean l'Evangéliste, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'Esprit, l'eau & le sang & ces trois sont un. Il y en a trois qui*

donnent témoignage au ciel, le père, le verbe & l'Esprit & ces trois sont un.

Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que St. Jean eût parlé de la trinité dans une Lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son Evangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les Evangiles Canoniques ni dans les Apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pouraient excuser les Antitrinitaires, si les Conciles n'avaient pas decidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des Conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre.

ARIUS.

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare; & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il est verbe est-il émané de Dieu dans le temps ou avant le temps? S'il est émané de Dieu est-il coéternel & consubstantiel avec lui? Ou est-il d'une substance

semblable? Est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? Est-il fait ou engendré? Peut-il engendrer à son tour? A-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? Le St. Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du pere & du fils? Et comment ayant précisément la même nature, la même essence que le père & le fils peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même.

Je n'y comprends rien assurément; personne n'y a jamais rien compris, & c'est la raison pour laquelle on s'est égorgé.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les temps d'Arius & d'Athanase. Les grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le couperent qu'en trois. Alexandros Evêque d'Aléxandrie s'avise de prêcher que Dieu étant nécessairement individuel simple une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le Prêtre Arios ou Arious, que nous nommons Arius est tout scandalisé de la monade d'Alexandros; il explique la chose différemment, il ergote en partie comme le Prêtre Sabellious, qui avait ergoté comme le phrygien

Praxeas grand ergoteur. Alexandros assemble vite un petit Concile de gens de son opinion, & excommunie son Prêtre. Eusébios Evêque de Nicomedie prend le parti d'Arios, voilà toute l'Eglise en feu.

L'Empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau père, son beaufrère & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran ainsi que ses enfans, transeat; mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'Empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scholastiques allumée, il envoya le célèbre Evêque Ozius avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. *Vous êtes de grands fous*, (leur dit-il expressément dans sa lettre) *de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères, de faire tant de bruit sur un sujet si mince.*

Constantin n'entendoit pas par *mince sujet* ce qui regarde la divinité; mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la divinité. Le Patriarche Arabe qui a écrit l'histoire de l'Eglise d'Aléxandrie fait parler ainsi Ozius en présentant la lettre de l'Empereur.

„ Mes frères le Christianisme commence à

„ peine à jouir de la paix, & vous allez le
„ plonger dans une discorde éternelle. L'Em-
„ pereur n'a que trop raison de vous dire
„ que vous vous *querellez pour un sujet fort*
„ *mince*. Certainement si l'objet de la dispute
„ était essentiel, Jesus-Christ que nous re-
„ connaissons tous pour notre législateur en
„ aurait parlé; Dieu n'aurait pas envoyé son
„ fils sur la terre pour ne nous pas apprendre
„ notre catéchisme. Tout ce qu'il ne nous
„ a pas dit expressément est l'ouvrage des
„ hommes, & l'erreur est leur partage. Jésus
„ vous a commandé de vous aimer, & vous
„ commencez par lui désobéïr en vous haïs-
„ sant, en excitant la discorde dans l'Empire.
„ L'orgueil seul fait naître les disputes, &
„ Jésus votre maître vous a ordonné d'être
„ humbles. Personne de vous ne peut savoir
„ si Jésus est fait ou engendré. Et que vous
„ importe sa nature pourvu que la vôtre soit
„ d'être justes & raisonnables? qu'à de com-
„ mun une vaine science de mots avec la mo-
„ rale qui doit conduire vos actions? Vous
„ chargez la doctrine de mystères, vous qui
„ n'êtes faits que pour affermir la religion
„ par la vertu. Voulez-vous que la Religion
„ Chrétienne ne soit qu'un amas de sophis-
„ mes? est-ce pour cela que le Christ est ve-
„ nu? Cessez de disputer, adorez, édifiez, hu-
„ miliez vous, nourrissez les pauvres, appaisez
„ les querelles des familles aulieu de scandaliser
„ l'Empire entier par vos discordes." . . . «

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le Concile de Nicée, & il y eut une guerre civile de trois cents années dans l'Empire Romain. Cette guerre en amena d'autres, & de siécle en siécle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

A T H É E.

Section Seconde.

S'il y a des Athées, à qui doit-on s'en prendre sinon aux tyrans mercenaires des ames, qui en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent. Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le Roi! (Voyez fraude.)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient: soyez persuadé qu'une ânesse a parlé; croyez qu'un poisson a avalé un homme & la rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un Prophête Juifs de manger de la merde, & à un autre. (Ezéchiel) Prophête d'acheter deux putains, & de leur faire des fils de putains. (Osée) Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu

de vérité & de pureté; croyez cents choses ou visiblement abominables ou Mathématiquement impossibles; sinon le Dieu de miséricorde vous brulera non seulement pendant des millions de milliards de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des Esprits faibles & téméraires aussi bien que des Esprits fermes & sages. Ils disent: si nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a point de Dieu; mais ils devraient dire; donc nos maîtres attribuent à Dieu leurs absurdités & leurs fureurs, donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent, donc Dieu est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend il les dénonce à un Magistrat sergent de prêtres & ce sergent les fait brûler à petit feu croyant vanger & imiter la Majesté divine qu'il outrage.

B A B E L.

LA vanité a toujours élevé les grands monuments. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel. Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons nôtre nom célèbre, avant que

nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du temps d'un nommé phaleg qui comptait le bon homme Noé pour son cinquième ayeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent, avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. St. Jérôme, le même qui a vu des faunes & des Satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il assure qu'elle avait vingt-mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre jalculte écrit par un des plus doctes Juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingts un mille pieds Juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied Juifs était à peu près de la longueur du pied Grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de Jérôme. Cette tour subsiste encor, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue, moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand pere, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser; mais consultez le Reverend Père Dom Calmet. C'est un homme d'un Esprit fin & d'une profonde Philosophie, il vous expliquera la chose. Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car Ba signifie Père dans les langues Orientales, & Bel signifie Dieu, Babel signifie la ville de Dieu, la ville Sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce

que les Architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingts & une mille pieds Juifs, soit parceque les langues se confondirent, & c'est évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il est clair, selon le savant Bauchard que le Chinois est originairement la même langue que le haut Allemand.

IDÉE DES UNITAIRES RIGIDES SUR LE BAPTEME.

Après l'Article Baptême.

„ IL est évident pour qui conque veut raisonner sans préjugé, que le batême n'est
„ ni une marque de grace conférée, ni un
„ sceau d'alliance, mais une simple marque de
„ profession.

„ Que le batême n'est nécessaire, ni de ne-
„ cessité de précepte, ni de necessité de moyen.

„ Qu'il n'a point été institué par Jésus-
„ Christ & que le chrétien peut s'en passer sans
„ qu'il puisse en résulter pour lui aucun in-
„ convenient.

„ Qu'on ne doit pas batiser les enfants ni les
„ adultes, ni en général aucun homme.

„ Que le batême pouvait être d'usage dans la
„ naissance du Christianisme, à ceux qui sor-

„ taient du paganiſme, pour rendre publique
„ leur profeſſion de foi, & en être la marque
„ authentique, mais qu'à préſent il eſt abſo-
„ lument inutile & tout à fait indifférent.

Tiré du Dictionnaire Encyclopédique
à l'Article des Unitaires.

ADDITION IMPORTANTE.

L'Empereur Julien le Philoſophe dans ſon immortelle ſatire des Céſars, met ces paroles dans la bouche de Conſtance fils de Conſtantin: „Quiconque ſe ſent coupable de viol, de
„ meurtre, de rapine, de ſacrilège, & de tous
„ les crimes les plus abominables, dès que je
„ l'aurai lavé avec cette eau, il ſera net &
„ pur."

C'eſt en effet cette fatale doctrine qui engagea tous les Empereurs chrétiens & tous les grands de l'Empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le ſecret de vivre criminel & de mourir vertueux.

Tiré de Mr. Boulanger.

AUTRE ADDITION.

Quelle étrange idée tirée de la leſſive qu'un pot d'eau netoye tous les crimes! aujourd'hui qu'on batiſe tous les enfants, parcequ'une idée non moins abſurde les ſuppoſa tous criminels,

les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils ayent l'âge de raison & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vîte pour leur assurer le Paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfants nouvellement batisés. Ces dévots raisonaient parfaitement. Ils disaient, nous faisons à ces petits innocents le plus grand bien possible. Nous les empêchons d'être méchants & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

de Mr. l'Abbe Nicaise.

CONCILES.

Tous les Conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composez d'hommes. Il est impossible que jamais les passions, les intrigues, l'Esprit de dispute, la haine, la jalousie, le préjugé, l'ignorance régnent dans ces Assemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de Conciles, ont-ils été opposés les uns aux autres? C'est pour exercer nôtre foi; ils ont tous eu raison chacun dans leur tems.

On ne croit aujourd'hui, chez les Catholiques Romains, qu'aux Conciles approuvés dans

le Vatican, & on ne croit, chez les Catholiques Grecs, qu'à ceux approuvés dans Constantinople. Les Proteſtans ſe moquent des uns & des autres, ainſi tout le monde doit être content.

Nous ne parlerons ici que des grands Conciles; les petits n'en valent pas la peine.

Le premier eſt celui de Nicée. Il fut Aſſemblé en 325 de l'Ere Vulgaire, après que Conſtantin eut écrit & envoyé par Oſius cette belle Lettre au Clergé un peu brouillon d'Alexandrie: *vous vous querellez pour un ſujet bien mince. Ces ſubtilités ſont indignes de gens raiſonnables.* Il ſagiſſait de ſavoir ſi Jéſus, étoit créé, ou increé. Cela ne touchait en rien la morale, qui eſt l'eſſentiel. Que Jéſus ait été dans le tems, ou avant le tems, il n'en faut pas moins être homme de bien. Après beaucoup d'altercations, il fut enfin décidé que le fils étoit auſſi ancien que le Père, & *Conſubſtantiel* au Père. Cette deciſion ne s'entend guéres; mais elle n'en eſt que plus ſublime. Dix ſept Evêques proteſtent contre l'Arrêt, & une ancienne Chronique d'Alexandrie, conſervée à Oxford, dit que deux mille Prêtres proteſtérent auſſi; mais les Prélats ne font pas grand cas des ſimples Prêtres, qui ſont d'ordinaire pauvres. Quoiqu'il en ſoit, il ne fut point du tout queſtion de la Trinité dans ce premier Concile. La formule porte : *Nous croïons Jéſus Conſubſtantiel au Père, Dieu de Dieu, lumiére de lumiére, engendré & non fait,*

nous croïons aussi au St. Esprit. Le St. Esprit, il faut l'avouer, fut traité bien cavaliérement.

Il est rapporté dans le Supplément du Concile de Nicée, que les Pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres Cryphes, ou Apocryphes de l'Ancien & du Nouveau Testament, les mirent tous pêle mêle sur un autel, & les Livres à rejetter tombérent par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perduë de nos jours.

Après le premier Concile de Nicée, composé de 317 Evêques infaillibles. Il s'en tint un autre à Rimini, & le nombre des infaillibles fut cette fois de 400. sans compter un gros détachement à Seleucie d'environ 200. Ces six cent Evêques après quatre mois de querelles, otérent unanimément à Jésus sa *Consubstantiabilité.* Elle lui a été renduë depuis, excepté chez les Sociniens, ainsi tout va bien.

Un des grands Conciles est celui d'Ephèse en 431. l'Evêque de Constantinople, Nestoriens, grand persécuteur d'hérétiques, fut condamné lui-même, comme hérétique, pour avoir soutenu qu'à la vérité Jésus était bien Dieu, mais que sa mère n'était pas absolument mère de Dieu, mais mère de Jésus. Ce fut St. Cyrille, qui fit condamner St. Nestorius; mais aussi les partisans de Nestorius firent déposer St. Cyrille dans le même Concile; ce qui embarrassa fort le St. Esprit.

Re-

Remarquez ici Lecteur bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la Consubstantiabilité du verbe, ni de l'honneur qu'avait eu Marie d'être Mère de Dieu, non plus que des autres disputes qui ont fait Assembler des Conciles infaillibles.

Eutichès était un Moine, qui avait beaucoup crié contre Nestorius, dont l'hérésie n'allait pas à moins qu'à supposer deux personnes en Jésus; ce qui est épouvantable. Le Moine, pour mieux contre dire son adversaire assure que Jésus n'avait qu'une nature. Un Flavien Evêque de Constantinople, lui soutint qu'il fallait absolument qu'il y eut deux natures en Jésus. On Assemble un Concile nombreux à Ephèse, en 449: celui là se tint à coups de bâtons, comme le petit Concile de Cirthe en 355. & certaine conférence à Cartage. La nature de Flavien fut moulue de coups, & deux natures furent assignées à Jésus. Au Concile de Calcedoine en 451. Jésus fut réduit à une nature.

Je passe des Conciles tenus pour des minuties, & je viens au sixiéme Concile général de Constantinople, Assemblé pour savoir au juste si Jésus n'ayant qu'une nature, avait deux volontés. On sent combien cela est important pour plaire à Dieu.

Ce Concile fut convoqué par Constantin le barbu, comme tous les autres l'avaient été par les Empereurs précédens, les Légats de l'Evêque de Rome eurent la gauche. Les Patriar-

ches de Constantinople & d'Antioche eurent la droite. Je ne sçai si les Caudataires à Rome, prétendent que la gauche est la place d'honneur. Quoi qu'il en soit, Jésus, de cette affaire là obtint deux volontés.

La loi Mosaïque avait défendu les images. Les peintres, & les sculpteurs n'avoient pas fait fortune chez les Juifs. On ne voit pas que Jésus ait jamais eû de tableaux, excepté peut-être celui de Marie, peinte par Luc. Mais enfin Jésus-Christ ne recommande nulle part qu'on adore les images. Les Chrétiens les adorérent pourtant vers la fin du quatriéme siécle, quand ils se furent familiarisés avec les beaux arts. L'Abus fut porté si loin au huitiéme siécle, que Constantin Copronyme assembla à Constantinople un Concile de trois cents vingts Evêques, qui Anathematisa le culte des images, & qui le traita d'Idolatrie.

L'Impératrice Irène, la même, qui depuis, fit arracher les yeux à son fils, convoqua le second Concile de Nicée en 787. l'adoration des images y fut rétablie. On veut aujourd'hui justifier ce Concile, en disant que cette adoration était un culte de *dulie*, & non pas de *latrie*.

Mais soit de latrie, soit de dulie, Charlemagne en 794. fit tenir à Francfort un autre Concile, qui traita le second de Nicée d'Idolatrie. Le Pape Adrien I. y envoya deux Légats, & ne le convoqua pas.

Le premier grand Concile, convoqué par

un Pape, fut le premier de Latran en 1139. il y eut environ mille Evêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on Anathématisa ceux qui disoient que l'Eglise était trop riche.

Autre Concile de Latran en 1179. tenu par le Pape Alexandre III. où les Cardinaux, pour la premiére foix, prirent le pas, sur les Evêques, il ne fut question que de Discipline.

Autre grand Concile de Latran en 1215. Le Pape Innocent III. y dépouilla le Comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier Concile, qui ait parlé de *Transubstantiation.*

En 1245. Concile général de Lyon, Ville alors Impériale, dans laquelle le Pape Innocent IV. excommunia l'Empereur Frédric II. & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau; c'est dans ce Concile qu'on donna aux Cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'Empereur. Ce Concile fut la cause de la destruction de la Maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311. où l'on abolit l'ordre des Templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés au plus horrible supplice, sur les accusations les moins prouvées.

En 1414. le grand Concile de Constance, où l'on se contenta de démettre le Pape Jean XXIII. convaincu de mille crimes; & où on

brula Jean Hus, & Jérôme de Prague, pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime, que le meurtre, le rapt, la Simonie, & la Sodonie.

En 1430. le grand Concile de Bâle, non reconnu à Rome parce qu'on y déposa le Pape Eugene IV. qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour Concile général le cinquiéme Concile de Latran en 1512. convoqué contre Louïs XII. Roi de France par le Pape Jules II.; mais ce Pape guerrier étant mort, ce Concile s'en alla en fumée.

Enfin nous avons le grand Concile de Trente, qui n'est pas reçu en France pour la discipline: mais le dogme en est incontestable, puisque le St. Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes les semaines dans la malle du Courier, à ce que dit Pra-Paolo Sarpi; mais Pra-Paolo Sarpi sentait un peu l'héréfie.

par Mr. Abausit le Cadet.

DAVID.

SI un jeune Païsan en cherchant des ânesses trouve un Royaume, cela n'arrive pas communément. Si un autre païsan guérit son Roi d'un accès de folie en jouant de la harpe, ce cas est encor très-rare; mais que ce petit joueur de harpe devienne Roi parcequ'il a rencontré

dans un coin un prêtre de village qui lui jette une bouteille d'huile d'olive sur la tête, la chose est encor plus merveilleuse.

Quand & par qui ces merveilles furent-elles écrites? Je n'en sais rien; mais je suis bien sûr que ce n'est ni par un Polybe, ni par un Tacite. Je révère fort le digne Juif, quel qu'il soit, qui écrivit l'Histoire veritable du puissant Royaume des Hébreux pour l'instruction de l'univers sous la dictée du Dieu de tous les mondes qui inspira ce bon Juif; mais je suis fâché que mon ami David commence par rassembler une bande de voleurs au nombre de quatre cents, qu'à la tête de cette troupe d'honnêtes gens il s'entende avec Abimèlec le grand Prêtre qui l'Arme de l'épée de Goliath & qui lui donne les pains consacrés. (premier Rois chap. 21. ỷ. 13.)

Je suis un peu scandalisé que David l'oint du Seigneur, l'homme selon le cœur de Dieu, révolté contre Saül autre oint du Seigneur, s'en aille avec quatre cents bandits mettre le païs à contribution, aille voler le bon homme Nabal, qu'immédiatement après Nabal se trouve mort, & que David épouse la veuve sans tarder. (Chap. 25. ỷ. 10. 11.)

J'ai quelques scrupules sur sa conduite avec le grand Roi Akis, possesseur, si je ne me trompe, de cinq ou six villages dans le Canton de Geth. David était alors à la tête de six cents bandits, il allait faire des courses chez les alliés de son bienfaiteur Akis; il pillait

tout, il tuait tout, vieillards, femmes, enfants à la mammelle. Et pourquoi égorgeait-il les enfants à la mammelle ? C'est, dit le divin auteur Juif, de peur que ces enfants n'en portassent la nouvelle au Roi Akis. (Chap. 27. ℣. 8. 9. 11.)

Ces bandits se fâchent contre lui, ils veulent le lapider. Que fait ce Mandrin Juif? Il consulte le Seigneur, & le Seigneur lui répond qu'il faut aller attaquer les Amalécites, que ces bandits y gagneront de bonnes dépouilles, & qu'ils s'enrichiront. (Chap. 30.)

Cependant l'oint du Seigneur, Saül, perd une Bataille contre les Philistins, & il se fait tuer. Un Juif en apporte la nouvelle à David. David qui n'avait pas apparamment de quoi donner la buona nuncia au Courrier, le fait tuer pour sa récompense. (2. R. Chap. 1. ℣. 10.)

Isbozeth succède à son Père Saül, David est assez fort pour lui faire la guerre. Enfin Isbozeth est assassiné.

David s'empare de tout le Royaume, il surprend la petite ville ou le village de Raba & il fait mourir tous les habitans par des supplices assez extraordinaires, on les scie en deux, on les déchire avec des herses de fer, on les brule dans des fours à briques. Maniere de faire la guerre tout-à-fait noble & généreuse. (2e. R. Chap. 12.)

Après ces belles expéditions, il y a une famine de trois ans dans le païs ; je le crois bien ;

car à la manière dont le bon David faisait la guerre, les terres devaient être mal ensemencées. On consulte le Seigneur, & on lui demande pourquoi il y a famine. La réponse était fort aisée, c'était assurément parceque dans un païs, qui à peine produit du bled, quand on a fait cuire les laboureurs dans des fours à brigues, & qu'on les a sciés en deux, il reste peu de gens pour cultiver la terre; mais le Seigneur répond que c'est parceque Saül avait tué autre fois des Gabaonites.

Que fait aussitôt le bon David? il assemble les Gabaonites; il leur dit que Saül avait eu grand tort de leur faire la guerre; que Saül n'était point comme lui selon le cœur de Dieu, qu'il est juste de punir sa race, & il leur donne sept petits fils de Saül à pendre, lesquels furent pendus, parce qu'il y avait eu famine. (2e. R. Chap. 21.)

C'est un plaisir de voir comment cet imbécile de Dom Calmet justifie & Canonise toutes ces actions, qui feraient fremir d'horreur si elles n'étaient incroyables.

Je ne parlerai pas ici de l'assassinat abominable d'Uria, & de l'adultere de Betzabéa; elle est assez connue; & les voies de Dieu sont si différentes des voies des hommes, qu'il a permis que Jésus-Christ descendît de cette infâme Betzabéa, tout étant purifié par ce saint mystère.

Je ne demande pas maintenant comment le prédicant Jurieu a eu l'insolence de persécuter

le sage Bayle pour n'avoir pas approuvé toutes les actions du bon Roi David, mais je demande comment on a souffert qu'un misérable comme Jurieu molestât un homme tel que Bayle?

DES DÉLITS LOCAUX.

Parcouvrez toute la terre, vous trouverez que le vol, le meurtre, l'adultere, la calomnie sont regardés comme des délits que la Société condamne & réprime; mais ce qui est aprouvé en Angleterre, & condamné en Italie, doit-il être puni en Italie comme un de ces attentats contre l'humanité entière? c'est-là ce que j'appelle délit local. Ce qui n'est criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes ou entre deux rivières n'exige t-il pas des juges plus d'indulgence que ces attentats qui sont en horreur à toutes les contrées? Le juge ne doit-il pas se dire à lui-même: je n'oserais punir à Raguse ce que je punis à Lorette. Cette réfléxion ne doit-elle pas adoucir dans son cœur cette dureté qu'il n'est que trop aisé de contracter dans le long exercice de son emploi?

On connaît les Kermesses de la Flandre; ils étoient portés dans le siècle passé jusqu'à une indécence qui pouvait revolter des yeux inaccoutumés à ces spectacles.

Voici comme l'on célébrait la fête de Noël

dans quelques villes. D'abord paraissait un jeune homme à moitié nud avec des ailes au dos, il récitait l'*ave Maria* à une jeune fille qui lui répondait *fiat*, & l'ange la baisait sur la bouche, ensuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton criait en imitant le chant du coq : *puer natus est nobis*. Un gros bœuf en mugissant disait *ubi*, qu'il prononçait *oubi*, une brebis bêlait en criant *Béthléem*. Un âne criait *bihänus* pour signifier *eamus*, une longue procession précédée de quatre foux, avec des grelots & des marottes fermait la marche. Il reste encore aujourd'hui des traces de ces dévotions populaires, que chez des peuples plus instruits on prendrait pour prophanations. Un suisse de mauvaise humeur, & peut-être plus ivre que ceux qui jouaient le rôle du bœuf & de l'âne, se prit de parole avec eux dans Louvain, il y eut des coups de donnés, on voulut faire pendre le suisse qui échapa à peine.

Le même homme eut une violente querelle à la Haye en Hollande, pour avoir pris hautement le parti de Barnevelt contre un Gomariste outré. Il fut mis en prison à Amsterdam, pour avoir dit que les Prêtres sont le Fleau de l'humanité & la source de tous nos malheurs. Eh quoi, disait-il, si l'on croit que les bonnes œuvres peuvent servir au salut, on est au cachot. Si l'on se moque d'un coq & d'un âne, on risque la corde. Cette avanture, toute burlesque qu'elle est, fait assez voir qu'on peut être répréhensible sur un ou deux points de

notre hémisphère, & l'être absolument innocent dans le reste du monde.

DIVINITÉ DE JÉSUS.

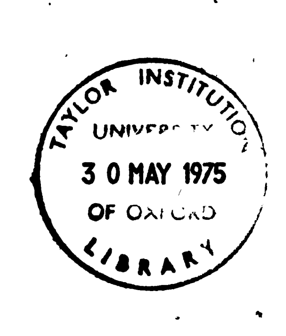
LES Sociniens qui sont regardés comme des blasphèmateurs ne reconnaissent point la divinité de Jesus-Christ. Ils osent prétendre avec les Philosophes de l'antiquité, avec les Juifs, les Mahométants & tant d'autres nations, que l'idée d'un Dieu homme est monstrueuse, que la distance d'un Dieu à l'homme est infinie, & qu'il est impossible que l'être infini, immense, éternel, ait été contenu dans un corps périssable.

Ils ont la confiance de citer en leur faveur Eusèbe Evêque de Césarée, qui, dans son Histoire Ecclésiastique L. premier Chap. 11., déclare qu'il est absurde que la nature non engendrée, immuable du Dieu tout-puissant, prenne la forme d'un homme. Ils citent les pères de l'Eglise Justin & Tertulien qui ont dit la même chose. Justin dans son Dialogue avec Triphon & Tertulien dans son discours contre Praxéas.

Ils citent St. Paul qui n'appelle jamais Jesus-Christ Dieu, & qui l'appelle homme très-souvent. Ils poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les chrétiens passérent trois siecles

entiers à former peu-à-peu l'apotéose de Jesus, & qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des payens qui avaient divinisé des mortels. D'abord, selon eux, on ne regarda Jesus que comme un homme inspiré de Dieu. Ensuite comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque tems après une place au-dessus des anges, comme le dit St. Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le-temps. Ce ne fut pas assez; on le fit naître avant le temps même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu. Crellius, Voquelsius, Natalis Alexander, Hornebeck, ont appuyé tous ces blasphèmes par des arguments qui étonnent les sages, & qui pervertissent les faibles. Ce fut surtout Fauste Socin qui répandit les semences de cette doctrine dans l'Europe, & sur la fin du seizième siècle il s'en est peu fallu qu'il n'établit une nouvelle espèce de Christianisme. Il y en avait déjà eu plus de trois cents espèces.

F I N.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 0 MAY 1975
OF OXFORD
LIBRARY

